

1 K
LA

FÉE AUX ROSES

OPÉRA-COMIQUE, FÉERIE EN TROIS ACTES,

PAROLES

DE MM. SCRIBE ET DE SAINT-GEORGES,

MUSIQUE DE M. HALÉVY,

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
de l'Opéra-Comique, le 1^{er} octobre 1849.*



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX,

RUE DES PIERRES, 46, PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,

Ele soir au Théâtre Royal.

—
1850

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

ATALMUC , magicien.	M. BATAILLE.
NÉRILHA , son esclave.	M^{me} UGALDE.
XAILOUN , maraîcher.	M. JOURDAN.
CADIGE , voisine et amie de Nérilha.	M^{lles} MEYER.
GULNARE , idem.	LEMERCIER.
LE PRINCE BADEL-BOUDOOR , sultan des Indes.	MM. AUDRAN.
ABOULFARIS , son premier visir.	SAINTE-FOY.
Dames et Seigneurs de la cour, Peuple, Soldats Baya- dères, Esclaves noirs.	

*La scène se passe dans la province et près de la ville de
Candahar, dans le royaume de Caboul.*

LA FÉE AUX ROSES,

OPÉRA-COMIQUE, FÉRIE EN TROIS ACTES.

ACTE I.

Le théâtre représente le laboratoire d'Atalmuc le magicien ; à gauche du spectateur, des fourneaux, un alambic, des fioles de toutes sortes ; à droite, une table sur laquelle est un grimoire ; au fond, un grand buffet, des chaises, plusieurs ustensiles de ménage, comme balais, vases, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATALMUC, *seul, à droite du théâtre, lisant tour-à-tour son grimoire, et surveillant une préparation magique qu'il compose.*

AIR.

Art divin qui faisait ma gloire,
En vain j'implore ton secours !
O ma baguette, ô mon grimoire,
Soyez maudits, et pour toujours !

Oui, je saurai trouver ces philtres,
Et ces breuvages tout puissans
Par lesquels, amour, tu t'infiltras,
Et te glisses dans tous nos sens !
Art divin qui faisait ma gloire, etc.

Allons, allons, obéissez !
Démons, vous qui me connaissez !
Métaux subtils, accourez tous !
Venins, serpens, unissez-vous !

Mon cœur est plein d'espoir, et mon âme s'élançe
Vers le bonheur, qu'ici-bas je rêvais !

Regardant du côté de son fourneau.

Philtre amoureux ! ta magique puissance
Va, d'être aimé, me livrer les secrets !

Le vase contenant la préparation magique éclate et se brise.

Tout est perdu !
 Brama ! tu l'as voulu !
 Eh bien ! eh bien ! inutiles secrets,
 A vous ici, je renonce à jamais !
 Esprits trompeurs, ô puissance fatale,
 Allez, allez dans la nuit infernale !...
 O funestes secrets !
 A vous tous, sans regrets,
 Je renonce à jamais !

Dans sa colère il brise les vases qui étaient placés sur le fourneau. Au bruit arrive Nérilha effrayée.

SCENE II.

NÉRILHA, ATALMUC.

NÉRILHA.

Eh bien ! eh bien ! mon doux maître, qu'est-ce que je viens d'entendre ?

ATALMUC, *brusquement.*

De quoi te mêles-tu ? que viens-tu faire ici ?

NÉRILHA.

Savoir qui s'amuse à briser votre vaisselle ; dès que c'est vous, rien de micux ! Vous êtes le maître, et si vous voulez que je vous aide...

ATALMUC, *avec impatience.*

Tais-toi !

NÉRILHA.

Mais si c'eût été moi, Nérilha, la pauvre esclave...

ATALMUC.

Laisse-moi ! va-t'en !

NÉRILHA.

C'est dit ! on s'en va !

ATALMUC.

Où vas-tu ?

NÉRILHA.

Faire votre souper... ces tartelettes à la moelle de

paon... que vous m'avez commandées... et que vous aimez tant... (*A part.*) Ah!... cela a l'air de le radoucir... c'est étonnant comme il est gourmand, pour un sorcier!

ATALMUC.

Écoute ici!

NÉRILHA.

Me voici, maître!... Mais votre souper...

ATALMUC.

N'importe!

NÉRILHA.

Il est sur le feu... et va brûler...

ATALMUC, *étendant la main.*

J'ordonne qu'il se conserve... juste à point... jusqu'à ce soir...

NÉRILHA.

C'est admirable!... Dieu que c'est beau d'être savant à ce point-là!... Et on dit que vous n'avez étudié pour cela, que deux ou trois cents ans... ce n'est vraiment pas trop!

ATALMUC, *avec impatience.*

Je t'ordonne de m'écouter...

Nérilha baise la tête et se tait.

ATALMUC.

Tu n'étais qu'une pauvre enfant... une esclave mise en vente sur la grande place de Candahar, et comme j'allais au marché ce jour-là... je t'ai achetée pour trois sequins!...

NÉRILHA.

Ça n'est pas cher!

ATALMUC.

Trop, mille fois!... Si j'avais pu prévoir ce que tu me coûterais, un jour, de chagrins, d'inquiétudes... de tourmens... je n'y ai pas pensé...

NÉRILHA.

Vous?... un sorcier!

ATALMUC.

On ne pense pas à tout... il y a six ans de cela... tu es devenue gracieuse, charmante, enfin... et pour mon malheur, je me suis mis à t'aimer!...

NÉRILHA.

Oui, vous m'avez souvent dit ce mot-là, que je n'ai jamais pu comprendre! Vous êtes toujours avec moi, bourru, fâché et de mauvaise humeur!

ATALMUC.

C'est de l'amour!

NÉRILHA.

Vous me tenez toujours renfermée et ne me laissez voir... que vous...

ATALMUC.

C'est de l'amour... cet amour qui fait mon tourment!

NÉRILHA.

Cela vous tourmente....

ATALMUC.

Oui, sans doute.

NÉRILHA.

Et moi, donc!

ATALMUC, *avec colère et la menaçant.*

Ah! traîtresse!

NÉRILHA.

N'allez-vous pas me battre, maintenant?

ATALMUC.

C'est plus fort que moi, te dis-je... et quand on a de l'amour..

NÉRILHA.

Ah ! si vous pouviez ne plus en avoir ! Tâchez donc !
Ce serait si agréable pour nous deux !

ATALMUC.

Impossible !

NÉRILHA.

Vous ?... un magicien !

ATALMUC.

Mais tu ne sais donc pas... tu ne comprends donc
pas ce que c'est ?...

NÉRILHA.

Pas le moins du monde. :

ATALMUC.

Ah ! c'est que tu n'aimes rien...

NÉRILHA.

Si, vraiment !... J'aime les belles roses qui sont là,
dans ce vase, et auxquelles il m'est défendu de tou-
cher !... Quant à les admirer dans les jardins, où l'on
dit qu'elles habitent... il n'y a pas même à y songer...
et c'est bien singulier, j'y pense sans cesse... sans pou-
voir m'en empêcher ! C'est mon amour à moi !

ATALMUC.

Comme tu es le mien !

NÉRILHA.

Parce que je n'en vois jamais !

ATALMUC.

Parce que je te vois tous les jours !

NÉRILHA.

Alors, c'est tout le contraire !

ATALMUC.

Et cependant, c'est la même chose !... Et tu n'aimes
rien... rien autre ?...

NÉRILHA.

Mon Dieu, si... Vous savez bien, mes deux jeunes

voisines, Cadige, la petite marchande d'ananas, et Gulnare, la belle lavandière?...

Eh bien?...
ATALMUC.

Eh bien... j'aime quand elles sont là, et que vous n'y êtes pas...

Oui-dà!...
ATALMUC.

Gulnare me donne des conseils, et Cadige me donne des fleurs, qu'elle a cueillies en cachette, et qui me rendent toute joyeuse... et puis, à mesure qu'elles se fanent, ma joie et mon bonheur s'en vont!... Pauvres fleurs!... Afin que vous ne les voyez pas... je les cache là... (*Montrant son corset.*)

En vérité!
ATALMUC.

Et comme moi, en prison, elles ne durent pas longtemps!

Ah! si tu voulais!... tu serais riche et heureuse... tu aurais de l'air... de la liberté, de beaux jardins émaillés de roses.

NÉRILHA, *avec admiration.*

Ah! mon Dieu!... Et pour cela que faudrait-il faire?
ATALMUC.

M'aimer!

Ah! si je pouvais en venir à bout!... Mon Dieu, mon Dieu, que je le voudrais!

A la bonne heure, au moins, voilà une bonne parole, et en feuilletant de nouveau ce grimoire... (*Se retournant avec humeur.*) Qui vient là?

NÉRILHA.

Xaïloun, le pourvoyeur... qui vient apporter les fruits et les légumes...

ATALMUC.

A quoi bon ?

NÉRILHA.

Dame!... vous ne voulez pas que j'aïlle moi-même au marché.

ATALMUC.

C'est trop dangereux pour les jeunes filles... mais ce Xaïloun me déplaît!

NÉRILHA.

Lui? Le plus beau garçon du pays!

ATALMUC.

C'est pour cela... Allons, hâtez-vous de faire votre provision, et surtout, ne me dérangez pas!

SCÈNE III.

XAILOUN, *entrant et déposant les deux corbeilles de fruits qu'il porte avec un bambou sur son épaule,*
NÉRILHA, ATALMUC.

TRIO.

Xaïloun, près de Nérilha, à gauche, Atalmuc, assis à droite et feuilletant son grimoire.

XAILOUN, *à voix haute.*

Voici, voici la belle fille,

Des dattes et de la vanille!

Des pêches, des cédrats exquis!

Voyez, parmi mes plus beaux fruits!

ATALMUC, *parlé, avec impatience.*

Tais-toi! Silence!

NÉRILHA.

Et ne savez-vous pas qu'il faut

Chez un sorcier, parler moins haut!

XAILOUN, *plus bas.*

Écoutez-moi, ma belle fille,

Vous si naïve et si gentille !
 Cadige et Gulnare, en ces lieux,
 En secret viendront toutes deux,
 Vous prendre, ce soir, pour la fête !

NÉRILHA, *bas*.

Ah ! quel plaisir !

XAILOUN, *bas*.

Tenez-vous prête !

NÉRILHA, *bas*.

Mais pour sortir...

XAILOUN, *bas*.

Un seul moyen !

NÉRILHA.

Lequel ?

ATALMUC, *qui est resté assis devant son grimoire, se lève en ce moment.*

Que dites-vous ?

XAILOUN.

Moi, rien !

ENSEMBLE.

XAILOUN et NÉRILHA.

Je lui disais la jeune fille,
 Il me disait
 Voici, voici de la vanille !
 Des pêches, des cédrats exquis,
 Voyez, parmi mes plus beaux fruits,
 Voyez, prenez... les plus exquis !

ATALMUC, *avec colère.*

Croyez-vous donc qu'on m'en impose ?...

Non... non... vous disiez autre chose...

XAILOUN.

Qui ? moi ? seigneur ! Moi, des secrets !

ATALMUC.

A voix basse tu lui disais :
 Ecoutez-moi, la belle fille,
 Vous si naïve et si gentille,
 Cadige et Gulnare, en ces lieux,
 Viendront vous prendre toutes deux.

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

J'en suis stupéfaite !
 Quoi, de sa baguette,
 La vertu secrète
 Peut tout défier !
 Ah ! quel maléfice !
 C'est un vrai supplice
 Que d'être au service
 D'un si grand sorcier !

ATALMUC.

Oui, je le répète,
 Oui, de ma baguette,
 La vertu secrète
 Peut tout défier !
 Que l'on m'obéisse,
 Et plus d'artifice,
 Sinon ma justice
 Va vous foudroyer !

XAILOUN.

Son regard me guette !
 Et de sa baguette,
 La vertu secrète
 Peut m'expédier !
 Ah ! quel maléfice !
 C'est un vrai supplice,

Montrant Nérilha.

Que d'être au service
 D'un si grand sorcier !

XAILOUN, *bas à Nérilha, pendant qu'Atalmuc retourne à son grimoire.*

Pour vous soustraire à ce tyran,
 Avec nous, partez, croyez-m'en !

NÉRILHA, *étonnée.*

Eh quoi ! partir !

XAILOUN.

Eh ! oui, vraiment !

NÉRILHA.

Quitter ces lieux ?...

XAILOUN.

Et ce tyran !

NÉRILHA.

Parlons plus bas !

XAILOUN.

Parlons plus bas !

Cette fois il n'entendra pas !

ATALMUC, *s'approchant d'elle avec colère.*
 Ah ! vous croyez !

LA FÉE AUX ROSES.

XAILOUN, *effrayé.*

Je suis perdu !

NÉRILHA, *de même.*

Il a tout entendu !

ATALMUC.

Oui, j'ai tout entendu.

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

J'en suis stupéfaite, etc.

ATALMUC.

Oui, je le répète, etc.

XAILOUN.

Son regard me guette, etc.

NÉRILHA.

Ah ! qu'il a l'air méchant !

Par son art tout puissant,

Il nous voit, nous entend,

De lui, mon sort dépend !

A Xailoun.

N'ajoutez pas un mot,

Et partez au plus tôt,

Ou vous allez dans peu,

Rôtir à petit feu !

ATALMUC.

Sors de ces lieux, va-t'en !

D'ici, pars à l'instant !

De moi ton sort dépend,

Je te change en serpent !

Lui montrant la cheminée.

Ou, si tu dis un mot,

Remplaçant ce fagot,

Tu vas, j'en fais le vœu,

Rôtir à petit feu !

XAILOUN.

Ah ! qu'il a l'air méchant !

D'effroi j'en suis tremblant !

De lui, mon sort dépend...

Me changer en serpent !

Gagnant la porte.

Je ne dis plus un mot,

Et je pars au plus tôt...

Je ne veux pas, mon Dieu !
Rôtir à petit feu !

Xaïloun s'enfuit effrayé.

SCÈNE IV.

NÉRILHA, ATALMUC.

NÉRILHA, regardant Xaïloun qui s'enfuit.

Comme il s'enfuit à toutes jambes!... Et vous, seigneur Atalmuc, comme vous voilà rouge de colère... et pourquoi, je vous le demande?...

ATALMUC.

Pourquoi?... Quand ce Xaïloun, ce traître de pourvoyeur, vient ici pour te faire la cour!

NÉRILHA, avec étonnement.

Ah! ça s'appelle... faire la cour?

ATALMUC, avec colère.

Certainement!...

NÉRILHA.

Eh bien!... c'était gentil, et ça m'amusait.

ATALMUC.

Ah! cela t'amusait... un séducteur, déjà aimé par une de tes amies, la petite Cadige, la marchande d'ananas!

NÉRILHA.

En vérité!

ATALMUC.

Elle en est folle... e!le en est jalouse...

NÉRILHA.

Elle ne m'en a jamais rien dit.

ATALMUC.

Et moi je le sais... je viens de le lire... là... dans ce livre magique, qui m'apprend tout... et s'il t'arrivait seulement de penser à Xaïloun...

NÉRILHA.

Comme si on pouvait empêcher ça...

ATALMUC, avec *jalousie*.

Tu l'aimes donc?... Tu l'aimes?...

NÉRILHA, *haussant les épaules*.

Est-ce que cela me regarde... Voyez plutôt, voyez vous-même, puisque vous pouvez tout voir... (*Montrant son cœur*.) tout lire, là...

ATALMUC, *la regardant attentivement*.

C'est vrai... c'est vrai... (*Avec douleur*.) Elle n'aime personne... personne!... pas même moi!...

NÉRILHA, *vivement*.

Ça, je vous en réponds!... (*Montrant son cœur*.) Et c'est plus certain, là, que dans votre grimoire.

ATALMUC, *de même*.

Tais-toi! tais-toi!... Ne me le dis pas... essaie au moins de m'abuser..

NÉRILHA.

A quoi bon? puisqu'il n'y a pas moyen.

ATALMUC.

Elle a raison!... (*Avec douleur*.) Ne pouvoir même pas être trompé!

NÉRILHA, *le regardant avec compassion*.

Pauvre homme!... (*Allant à lui d'un air de bonté*.) Consolez-vous, maître, peut-être que cela viendra.

ATALMUC.

Pour cela, il faudrait ne pas savoir... tout ce que j'ai appris... tant de secrets... tant de sciences...

NÉRILHA.

Oubliez-les!... et vous vous trouverez aussi avancé que moi... qui ne sais rien.

ATALMUC.

Ah! si je t'en croyais!... (*Une divinité indienne frappe sur son ventre et un bruit de tam-tam retentit*.) C'est aujourd'hui le premier jour de la lune... ce si-

gnal m'avertit qu'on m'attend à une assemblée de sorciers, où je ne peux pas manquer... Ne sors pas d'ici avant mon retour... et comme ce n'est qu'à douze cents lieues... je serai revenu dans une heure... pour souper... Que tout soit prêt... tu m'entends... Adieu!...

Il disparaît vivement par le fond, à droite.

SCÈNE V.

NÉRILHA, seule.

Bon voyage!... Mais s'il croit qu'en son absence je vais rester ici... ah bien! oui!... Il ne se rappelle plus qu'il a ordonné lui-même au souper de se maintenir cuit à point... Xaïloun m'a dit que mes deux voisines, Cadige et Gulnare, allaient ce soir à une fête... et qu'elles comptaient sur moi... Allons les retrouver... quand je ne resterais avec elles qu'une heure... une heure de plaisir et de liberté... c'est si doux!... Mais ma toilette, rien que ma robe de tous les jours... tandis que ces demoiselles vont avoir des étoffes élégantes... des parures pour les aider à être belles... Bah! je le serai toute seule! n'y pensons plus!... (*Apercevant une rose dans un vase.*) Ah! cette fleur... le maître n'est pas là... il ne me voit pas... (*Elle prend la rose.*) Là, dans mes cheveux... non, ici plutôt!... je la verrai... (*Elle la place en bouquet à son corset.*) Cela vous donne tout de suite un air de fête, et il me semble que je suis superbe!... Courons, maintenant!... (*Elle s'élance vers le fond du théâtre et s'arrête.*) O ciel!... Il y a comme un réseau invisible qui retient mes pas et m'empêche d'aller plus loin... Ah! le malin magicien... ah! le mauvais maître... me retenir à la maison, même en son absence!... (*Avec un soupir.*) Allons, me voilà revenue de la danse! J'en serai pour mes frais de toilette...

(*Regardant la rose qu'elle détache de sa ceinture.*) et pour me tenir compagnie, il ne me reste plus que toi... ma gentille rose!...

AIR.

Premier Couplet.

Près de toi, je crois revivre!
 Sur tes feuilles tombent mes pleurs!
 Oui, ta douce odeur m'enivre,
 Et je souris à tes couleurs!
 Dans la prison où je m'ennuie,
 Où rien ne vient charmer ma vie,
 Mes seules compagnes, mes sœurs,
 Ce sont les fleurs!
 Doux parfums de la vie,
 Les fleurs!... les fleurs!
 Rien que les fleurs!

Deuxième Couplet.

La beauté que l'on adore,
 Comme la rose, brille un jour!
 Un seul jour, dit-on, voit éclore,
 Et bien souvent, mourir l'amour!
 Puisque tout s'effeuille en la vie,
 Puisque tout se fane et s'oublie,
 Autant vaut n'aimer que les fleurs,
 Et leurs fraîches couleurs!
 Les fleurs! les fleurs!
 Doux parfums de la vie,
 Rien que les fleurs!

SCÈNE VI.

NÉRILHA, CADIGE et GULNARE, entrant par le fond.

NÉRILHA, étonnée, et à part.

Cadige!... Gulnare!... Elles sont entrées... et moi, je ne peux pas sortir!...

GULNARE, à Nérilha.

Eh bien! nous voilà.

CADIGE, *de même.*

Nous venons te chercher... Est-ce que Xaïloun ne t'a pas prévenue de notre part ?

NÉRILHA, *avec embarras.*

Si, vraiment... (*A part.*) Mais leur avouer que je suis reteue ici prisonnière... quelle humiliation !

CADIGE.

Ce sera si amusant !

GULNARE, *avec protection.*

C'est pour cela que nous avons pensé à toi... parce que, ma pauvre Nérilha, quoique tu ne sois qu'une esclave, nous ne sommes pas fières, nous autres !...

NÉRILHA.

Je vous remercie bien... mais je ne peux pas... ne connaissant pas les personnes...

GULNARE.

Dès que tu es avec nous, cela suffit !

CADIGE.

C'est un grand seigneur qui nous donne chez lui, ce soir, une collation... des sorbets et de la musique, dans un pavillon environné de roses...

NÉRILHA, *avec joie.*

Des roses !...

CADIGE.

Tout une prairie !

NÉRILHA.

Ah ! que vous êtes heureuse !... Et comment connaissez-vous ce seigneur-là ?...

CADIGE.

Ce n'est pas moi, c'est Gulnare.

GULNARE, *d'un air de suffisance.*

Oui, ma chère... un seigneur étranger, qui voyageait incognito... et qui ne voyage plus depuis qu'il m'a

vue... il vient pour moi depuis huit jours, tous les matins, à la fontaine des Palmiers!

CADIGE.

Où elle travaille comme lavandière.

GULNARE, *vivement.*

Ce à quoi il ne voulait pas croire... il me prenait pour une hourri déguisée... il me l'a dit... et avant son départ... il veut m'épouser... il me l'a promis... Tu vois donc que tu peux venir avec nous à ce pavillon... j'y suis comme chez moi!

NÉRILHA.

Impossible! Je suis retenue ici prisonnière!

CADIGE.

Toutes les portes sont ouvertes.

NÉRILHA.

C'est égal! Le seigneur Atalmuc, mon maître, qui est sorcier de son état, a trouvé un moyen de me retenir en plein air... un filet invisible, qui arrête mes pas et m'empêche d'aller plus loin!

GULNARE.

Voilà une indignité!

CADIGE.

Voilà un abus!

GULNARE, *avec exaltation.*

Dieu! si l'on m'enfermait!

NÉRILHA.

Et tout cela, sous prétexte qu'il m'aime!

GULNARE.

Il t'aime!... Ah bien! alors, à ta place, moi, je lui apprendrais...

NÉRILHA.

Lui en apprendre, à lui! Et comment cela?

CADIGE.

En prenant un amoureux.

NÉRILHA, naïvement.

Un amoureux !

GULNARE.

Pour le moins !

CADIGE.

Tout le monde en a excepté toi.

GULNARE, à Nérilha.

Et s'il ne faut que t'en prêter...

NÉRILHA.

Je ne demande pas mieux... car, sans cela, où voulez-vous que j'en trouve?... Je ne vois jamais personne... Ah ! si, Xaïloun !...

CADIGE, vivement.

Un instant... il m'appartient... je l'ai retenu, et quoiqu'il soit bien un peu volage, mon rêve, moi, c'est que je l'aimerai tant, qu'il finira par m'aimer... et puis, quand on y est, il n'en coûte rien de former des souhaits... et j'imagine quelquefois qu'un prince, ou une princesse, me prendra en affection, me donnera pour Xaïloun la place d'intendant général des jardins, et que je la lui offrirai en dot!...

GULNARE, d'un air dédaigneux.

Que cela ?

CADIGE.

Avec ma main.

GULNARE, de même.

Ah ! c'est trop peu de chose !... Mes souhaits, à moi, sont plus élevés... je me persuade parfois, que je suis une princesse inconnue, dont la naissance cachée finit par se découvrir...

CADIGE.

Très-bien !

GULNARE.

J'épouse le sultan des Indes, qui me fait partager son

empire. J'entre avec lui dans ma capitale, au son des trompettes, des cris de joie et d'amour ; dans un palanquin cramoisi, brodé en perles... une couronne d'or sur la tête... des babouches en diamans, et deux petits nègres ornés d'éventails, pour me chasser les mouches... Voilà, mes amies, comme je compte entrer dans mon palais !...

CADIGE.

Cela se trouve à merveille !... Tu m'y donneras une place à moi, et à Xaïloun...

GULNARE.

Voilà déjà les solliciteurs et les courtisans !

CADIGE.

Oh ! tu me la donneras, n'est-ce pas ?...

GULNARE.

Sois donc tranquille... je ne suis pas fière... je ne t'oublierai pas !

NÉRILHA.

Eh bien ! moi, mes amies... je forme des souhaits plus doux encore... je rêve souvent que je suis transportée dans un séjour ravissant... où de toutes parts, les yeux charmés n'aperçoivent que des roses... des roses toujours fraîches... qui ne se fanent jamais !

GULNARE et CADIGE.

Et puis ?

NÉRILHA.

Un royaume de roses, dont je suis la reine !

GULNARE et CADIGE.

Et puis ?...

NÉRILHA.

Et puis... voilà tout !

GULNARE.

Obligée d'admirer tes fleurs ?...

CADIGE.

Toute seule ?...

NÉRILHA.

Pourquoi pas?...

CADIGE.

De les cueillir?...

GULNARE.

Toute seule?...

CADIGE.

J'aime mieux mon rêve!

GULNARE.

Moi, le mien... il ne lui manque rien!

NÉRILHA.

Que la réalité!

CADIGE, *soupirant*.

C'est vrai! Et dire que nous sommes ici, dans la maison d'un magicien... qu'il ne faudrait peut-être pour accomplir nos souhaits, qu'un mot, un coup de baguette!

GULNARE.

Et ce magicien est absent!...

NÉRILHA.

Et voici son grimoire!

CADIGE, *s'approchant de la table*.

Et voici sa baguette!

GULNARE et NÉRILHA.

O ciel!

TRIO. — ENSEMBLE.

Désir de fille,

Feu qui pétille,

Esprit malin et curieux,

Désir ardent, impérieux,

Hasard, magie,

Sorcellerie,

Venez et secondez nos vœux!

GULNARE, à Nérilha, *lui donnant le livre*.

C'est devant toi qu'il exerce et pratique,

Regarde!

NÉRILHA.

A peine, hélas ! je m'y connais !

GULNARE.

Et pourtant ce livre magique
Doit renfermer tous ses secrets !NÉRILHA, *parcourant plusieurs feuillets.*

Ah ! j'ai cru lire...

GULNARE et CADIGE.

Eh bien ? eh bien ?

NÉRILHA, *donnant le livre à Gulnare.*

Non, vraiment, je n'y comprends rien !

ENSEMBLE.

Désir de fille, etc.

NÉRILHA, *qui a repris le livre.*

Attendez donc !

Lisant.

- « D'après Ménasses l'hébraïque,
- « Magicien très-estimé,
- « Formule cabalistique
- « Qui fait mouvoir tout être animé,
- « Et lui donne la vie !... »

CADIGE.

O ciel ! c'est diabolique !...

Il faut en faire ici l'essai.

NÉRILHA.

Eh ! qui donc animer ?

GULNARE, *gaitment.*

Qui ?

Montrant un balai qui est dans un coin.

Ce manche à balai !

CADIGE, *riant.*

Oui, faisons-le danser.

A Gulnare.

Voyons, lis ta recette !

NÉRILHA, *lisant dans le livre.*

« Prendre en ses deux doigt la baguette !

CADIGE.

La voici, je la tiens !

NÉRILHA, lisant.

« Et puis vers l'Orient

« L'élever!

CADIGE, agitant la baguette.

Bien! C'est fait!

NÉRILHA, lisant toujours.

« En répétant

« Deux fois ces mots : *Omidara*,

« *Myriack, Karaïba!* »

GULNARE, répétant le mot.

Omidara!

CADIGE, de même.

Myriack!

LES TROIS JEUNES FILLES.

Karaïba!

Le balai se met à se mouvoir, et à s'avancer au milieu du théâtre. — Les jeunes filles poussent un cri de surprise.

Ah!

ENSEMBLE.

O pouvoir magique!

Effet diabolique!

Balai fantastique,

Léger dans ses goûts;

Qui, de la cadence

Sentant la puissance,

Hardiment s'élance,

Et danse avec nous!

Tra la, la, la, la, la!

Elles se prennent toutes trois par la main, et dansent autour du balai en chantant.

Tra la, la, la, la,

La, la, la, la, la!

CADIGE.

C'est charmant!... c'est original!

NÉRILHA, montrant le balai.

Mais à danser seul, il s'ennuie!

GULNARE.

Et pour lui tenir compagnie...

A Nérilha.

De ton maître moi je convie
Tout le mobilier à ce bal.

Elle agite la baguette, et tous les meubles de l'appartement, chaises, table, et jusqu'à un grand buffet chargé d'assiettes, qui est au fond du théâtre, se mettent successivement à se mouvoir.

Ah! ah! déjà les voyez-vous?
A ma voix ils répondent tous!

ENSEMBLE.

O pouvoir magique!
Effet diabolique!
Ce bal fantastique,
Les réunit tous!...
Oui, de la cadence,
Suprême puissance,
La nature danse,
Danse comme nous!

Les jeunes filles et tout le mobilier d'Atalmuc dansent ensemble.

Tra la, la, la, la,
La, la, la, la, la,
La, la, la, la, la.

Au moment où le bal, qui va en crescendo, devient le plus animé, on entend, à droite, la voix d'Atalmuc dans la coulisse.

ATALMUC, en dehors.

Nérilha! Nérilha! mon souper!

NÉRILHA, effrayée.

C'est mon maître!

Le voilà de retour!

Se tournant vers les meubles, qui dansent toujours.

Cessez vite, cessez,

Le bal est terminé.

Regardant vers la droite.

Dieu! s'il allait paraître!

Se retournant, et voyant la danse mobilière qui continue.

Eh bien! m'entendez-vous?

Criant.

On vous dit : Finissez !

J'ai beau leur commander...

Se frappant le front.

J'oubliais dans mon trouble

La formule...

Courant au livre.

Omidara !

Myriack, Karaïba !

TOUTES TROIS.

Karaïba ! Karaïba !

NÉRILHA, *stupéfaite.*

Ils n'en dansent que mieux ! et leur ardeur redouble !

CADISE.

C'est juste !... Nous savons l'art de les animer,

Mais nous ne savons pas celui de les calmer !

ENSEMBLE.

Strette du morceau sur un galop infernal.

De ce bal

Infernal,

O signal

Trop fatal !

Triste sort,

Notre effort

Double encor

Leur essor !

Fol espoir,

De vouloir

Défier

Un sorcier !...

Oui, c'est clair,

C'est l'enfer

Qui bondit

Et mugit !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ATALMUC, paraissant à la porte, à droite.

ATALMUC.

O ciel ! en croirai-je mes yeux !

Que l'ordre renaisse en ces lieux!...

Je le veux! je le veux!

GULNARE, CADIGE, NÉRILHA.

C'est lui! quels regards furieux!

Fuyons, fuyons loin de ces lieux!...

Fuyons loin de ces lieux!

Les trois jeunes filles s'élançant vers la porte du fond; Gulnare et Cadige disparaissent. Quant à Nérilha, arrêtée par le réseau invisible, elle est obligée de rester. Atalmuc étend la main, et tous les meubles redeviennent immobiles.

SCÈNE VIII.

ATALMUC, NÉRILHA, *qui vient de s'asseoir, se cachant la tête dans ses mains.*

ATALMUC.

Qu'est-ce que cela signifie? Je m'absente à peine une heure, et je trouve ici un désordre pareil!

NÉRILHA, *tremblante.*

Je ne dis pas qu'il n'y ait pas un peu de désordre... mais quand, dans une maison, il y a eu un bal... (*Vivement.*) Eh bien! oui, un bal... ce n'est pas ma faute à moi!

ATALMUC.

A qui donc?

NÉRILHA.

A ce grimoire que vous aviez laissé ouvert... et où j'ai lu, par hasard, deux lignes que je ne comprenais pas... aussitôt tout s'est mis à danser autour de moi... sans qu'il y eût moyen de l'empêcher...

ATALMUC.

Parce que tu ne sais que la moitié de mon secret!...

NÉRILHA.

Eh! mon Dieu... on ne veut pas vous l'enlever... gardez-le...et puisque vous pouvez tout, changez-moi, pour vous venger, en ce que vous voudrez... tuez-moi

même, si ça vous fait plaisir... je l'aime mieux... tuez-moi!

ATALMUC.

Tu sais bien, perfide, que je ne le veux pas! que je t'aime trop pour cela!

NÉRILHA.

Bel amoureux vraiment! Bourru et colère... heureusement, il y en a d'autres... d'autres plus aimables!...

ATALMUC.

Qui te l'a dit?

NÉRILHA.

Cadige et Gulnare, mes jeunes amies... qui en ont chacune un, qu'elles adorent!

ATALMUC.

Je ne les laisserai plus venir ici!

NÉRILHA.

Comme vous voudrez... je vous en aimerai un peu moins, voilà tout!

ATALMUC.

Est-il possible!

NÉRILHA.

Ah! cela commence déjà! Et puisque votre art (vous me le disiez ce matin), ne peut pas commander à l'amour... Si j'étais de vous, j'en demanderais le moyen à d'autres...

ATALMUC.

Et quel est ce moyen... quel est-il?

NÉRILHA.

Dame! s'il faut que ce soit moi qui vous l'apprenne...

ATALMUC.

Achève!...

NÉRILHA.

Je ne sais pas au juste!... mais si j'avais un amoureux, qui fût riche ou pauvre, je voudrais partager sa fortune, ou sa misère... par ainsi...

ATALMUC.

Eh bien ?...

NÉRILHA.

Si un magicien voulait être aimé de moi, il faudrait qu'il me donnât la moitié de sa magie...

ATALMUC.

En vérité !

NÉRILHA.

Qu'il m'expliquât les secrets de son grimoire ou de sa baguette... voilà !...

ATALMUC.

Et tu l'aimerais ?...

NÉRILHA.

Je ne dis pas cela ! mais ce serait peut-être un moyen de me gagner le cœur !... Qui sait ?... Essayez ?

ATALMUC, avec amour.

Ah ! perfide !... Tout me dit que tu veux me tromper... et cependant, je ne puis m'empêcher de saisir cette lueur d'espoir...

NÉRILHA.

Voilà déjà un bon sentiment dont je vous sais gré !

ATALMUC.

Est-il possible ?...

NÉRILHA.

C'est la première fois que je me sens pour vous comme quelque chose... qui n'est pas de l'antipathie !...
(*Geste d'Atalmuc.*) Lisez plutôt... vous qui savez lire...
(*Montrant son cœur.*) là !...

ATALMUC, la regardant avec attention et émotion.

C'est vrai ! c'est vrai !

DUO.

Si tu pouvais devenir plus traitable,
Ah ! combien je te chérirais !

NÉRILHA.

Si vous pouviez devenir plus aimable,
Ah ! combien je vous aimerais !

ATALMUC.
Vraiment?...

NÉRILHA.
Vraiment!

ATALMUC, *la regardant avec amour.*

O prestige ! ô délire !
Je le sens, je le vois,
Tu veux, par ton empire,
Usurper tous mes droits !...
Et l'amour te protège !...
Et prête à succomber,
Ma raison voit le piège
Où mon cœur va tomber !

Lui présentant une rose métallique, qu'il tire de son sein.

Tiens, tu vois ici cette rose,

Qui te soustrait, hélas, à mon pouvoir !

Si tu désires quelque chose,

Pour l'obtenir tu n'auras qu'à vouloir !

Il lui fait le geste d'agiter la rose.

NÉRILHA, *avec impatience, et voulant prendre la rose des mains d'Atalmuc.*

Donne !

ATALMUC, *avec défiance.*

Et si pour engager à quelqu'autre ta foi,

Lui montrant la rose.

Tu voulais t'en servir...

NÉRILHA, *étendant la main.*

Jamais !

ATALMUC.

Écoute-moi !

Si ton âme, sortant de son indifférence,
Aimait jamais quelqu'un ; si tu le lui disais...
Soudain ce talisman tomberait sans puissance !

NÉRILHA.

Je comprends !

ATALMUC.

Sous ma loi, soudain tu reviendrais !

NÉRILHA.

J'y consens.

ATALMUC.

Tu perdrais ta beauté, ta jeunesse!...

NÉRILHA.

D'accord!

ATALMUC.

Et sous tes cheveux blancs,

Tu n'inspirerais plus de tendresse

A personne... qu'à moi!

NÉRILHA, *lui arrachant la rose des mains.*

Donnez donc?... J'y conçois!...

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

O sort prospère,
Dont je suis fière!
La terre entière
Doit m'obéir!
Par cette rose,
Dont je dispose,
Rien ne s'oppose
A mon désir!

ATALMUC.

Oui, pour te plaire,
O reine altière,
Il faut me taire
Et t'obéir!
De cette rose,
Dont je dispose,
Hélas! je n'ose
Me repentir!

NÉRILHA.

O Cadige, ô Gulnare, ô mes jeunes amies,
Agitant sa rose.

Que vos vœux soient par moi remplis en même temps!
On entend un coup de tam-tam, et l'on aperçoit au fond,
dans un tableau magique, Gulnare en princesse, et Cadige
et Xaïloun à ses pieds.

Et vous, mes seuls amours, venez, mes fleurs chéries,
M'entourer de bouquets aux parfums enivrants!

Un second coup de tam-tam se fait entendre; Nérilha se
trouve au milieu d'une corbeille de fleurs, qui sort de terre.

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

O sort prospère, etc.

ATALMUC.

Oui, pour te plaire,
O reine altière,

Je veux me taire
Et te servir!
De cette rose, etc.

Nérilha agite sa rose ; la corbeille de fleurs dans laquelle elle s'est couchée commence à s'élever de terre. Atalmuc, effrayé, veut s'élançer pour la retenir... Sur un second geste d'elle, Atalmuc ne peut faire un pas de plus, tandis que Nérilha disparaît dans les airs.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scène se passe dans la vallée de Cachemire, au milieu de jardins enchantés, où de tous côtés s'offrent des massifs de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEGRAND VISIR, ABOULFARIS, QUELQUES SEIGNEURS
DE SA SUITE *et* DES PETITS NÈGRES.

ABOULFARIS.

Que la caravane s'arrête !... J'accorde à mes gens une heure de repos... moi, pendant ce temps, je visiterai seul ces jardins merveilleux que je ne connais pas... nous repartirons après pour Delhy, où le sultan des Indes, notre gracieux souverain, nous attend avec impatience... Allez !... (*Les Seigneurs se retirent, ainsi que les deux petits nègres.*) Quant à moi, rien ne me presse... la mission difficile, dont le sultan m'avait chargé, ayant complètement échoué, il sera toujours temps de lui en raconter les glorieux détails... mon seul regret est d'avoir quitté cette délicieuse ville de Candahar, où j'avais fait une passion... et presque deux... ces jeunes filles du peuple... eh bien ! oui, du peuple... cela me changeait... ces jeunes filles que j'invitais à prendre des sorbets dans mon pavillon... et l'une d'elles, la belle Gul-

nare, avait pour les grands seigneurs en général... et pour moi en particulier, une préférence, une estime, auxquelles, du reste, je suis habitué...

SCÈNE II.

**ABOULFARIS, LE PRINCE, sortant d'une allée,
à gauche.**

ABOULFARIS, étonné.

Que vois-je? Le prince!...

LE PRINCE, étonné.

Que vois-je? Aboulfaris, mon grand visir!

ABOULFARIS.

Oui, mon prince... c'est moi, qui retournais en grande hâte, vers la capitale!

LE PRINCE.

Et moi, je l'avais quittée, pour venir au-devant de ma jeune cousine, la céleste Bedy-el-Jamal!

ABOULFARIS, à part.

J'en étais sûr... l'impatience!... (*Haut.*) Aussi, pour rendre compte à votre hauteesse de mon ambassade... des soins et de l'habileté que j'y ai déployés... je ne sais par où commencer...

LE PRINCE.

Commence... par le commencement!

ABOULFARIS.

C'est une idée!... une grande idée!...

LE PRINCE, regardant autour de lui avec inquiétude.
Et dépêche-toi!

ABOULFARIS.

M'y voici, mon prince... m'y voici!... Votre auguste père vous avait ordonné en mourant, d'épouser dans la première année de votre règne, votre jeune cousine Bedy-el-Jamal, fille de son frère.

LE PRINCE.

Je sais cela !

ABOULFARIS.

Certainement !... Le difficile était d'abord de la retrouver, attendu, que lors de l'incendie du palais par les Tartares, elle avait été enlevée au berceau, et qu'on ne savait plus ce qu'elle était devenue...

LE PRINCE, *avec impatience.*

Je sais tout cela !

ABOULFARIS.

Certainement !... certainement ! Mais votre hauteesse m'ayant dit de prendre par le commencement...

LE PRINCE, *avec impatience.*

J'ai eu tort !... prends par la fin !

ABOULFARIS.

M'y voici !... Vous m'avez chargé alors, moi, Aboulfaris, votre grand visir, et la lumière de votre conseil, de faire des recherches... j'ai fait des recherches !... Et dans l'Indostan, dans le royaume de Caboul, rien !... Dans la Perse, rien !

LE PRINCE, *de même.*

En vérité !

ABOULFARIS.

Et pourtant, je me suis arrêté tout un mois à Ispahan... plusieurs jours à Candahar...

LE PRINCE, *vivement.*

A Candahar !... Et vous n'avez rien découvert de plus... ni à Candahar... ni dans ses environs...

ABOULFARIS.

Non, mon prince !

LE PRINCE.

Eh bien ! j'en suis fâché pour la lumière de mon conseil... mais un servant nécromancien, que j'ai fait venir à ma cour... m'a donné la preuve certaine, que la nièce

de mon père... celle que j'ai juré d'épouser... la princesse Bedy-el-Jamal, était, depuis son enfance, cachée près de la ville de Candahar...

ABOULFARIS.

Est-il possible !

LE PRINCE.

Où, s'ignorant elle-même, elle exerçait sous le nom de Gulnare...

ABOULFARIS.

Ciel!...

LE PRINCE.

La profession obscure de lavandière !

ABOULFARIS, à part.

Gulnare!

LE PRINCE.

Qu'as-tu donc?... D'où vient ce trouble?

ABOULFARIS.

L'étonnement... la stupéfaction... d'une rencontre... je veux dire... d'un coup du sort... aussi foudroyant.

LE PRINCE.

Tu as bien raison, car ce n'est rien encore!... Je lui avais à l'instant envoyé une escorte magnifique et nombreuse, et résolu d'aller moi-même à sa rencontre, j'étais déjà à deux marches de Delhy, ma capitale; lorsqu'en traversant la vallée de Cachemire, que j'ai parcourue vingt fois, j'aperçois une pagode et des jardins délicieux, qui jamais n'avaient frappé mes regards!

ABOULFARIS.

Ceux-ci!... Des massifs... des forêts de fleurs... c'est merveilleux !

LE PRINCE.

Moins encore que la reine de ces fleurs!... la fée qui habite ces jardins magnifiques!... Et si tu savais dans quelle situation je me trouve...

ABOULFARIS.

Parlez! Votre hauteesse n'a-t-elle pas en moi, auprès d'elle, son conseil tout entier.

LE PRINCE.

J'avais fait remettre à la princesse, ma cousine, mon portrait... dont la vue seule, le croirais-tu... a fait naître une passion...

ABOULFARIS, à part.

La perfide!

LE PRINCE.

Qui ne finira qu'avec elle... elle me l'a écrit!

ABOULFARIS, à part.

Juste ce qu'elle me disait de vive voix.

LE PRINCE.

Et lorsque, me conformant aux ordres de mon père, je lui ai offert ma main, lorsque j'ai déjà fait publier ce mariage par tout le royaume... voilà que cette jeune fille, que j'ai aperçue dans ces bosquets de fleurs, me retient comme fasciné par sa vue!

ABOULFARIS.

En vérité!

LE PRINCE.

ROMANCE.*Premier Couplet.*

Oui, chaque jour je viens l'attendre

En ce séjour délicieux!

Mais quand son cœur semble se rendre,

Elle m'échappe, hélas! et fuit loin de mes yeux!

Reine des fleurs, fraîche comme elles,

Ange du ciel, apaise-toi!

Ah! ne vas pas ouvrir tes ailes,

Reste encor, reste auprès de moi!

Deuxième Couplet.

A ses genoux, hier encore,

Avec amour je l'implorais!

Quand sa voix, sa voix que j'adore,
M'a banni de sa vue, et moi je lui disais :

Reine des fleurs, fraîche comme elles, etc.

J'ignore donc si j'ai pu toucher son cœur... mais moi, c'est de l'amour, c'est du délire!... Tandis que pour ma cousine, pour la sultane, je ne ressens là qu'une complète indifférence!

ABOULFARIS.

Elle n'est pourtant pas mal!

LE PRINCE.

Qui te l'a dit?

ABOULFARIS, *tremblant*.

Vous-même, tout-à-l'heure, magnanime sultan...

LE PRINCE, *d'un air distrait*.

Je ne le croyais pas... et j'ai promis, j'ai engagé ma foi royale... ah! si mon auguste fiancée pouvait ne pas m'aimer!

ABOULFARIS.

C'est impossible!...

LE PRINCE.

Je serais trop heureux! car d'après une clause du testament de mon père... s'il m'est prouvé qu'elle aime, ou qu'elle a aimé quelqu'un... je ne suis plus obligé à rien!... Et si tu pouvais me trouver cet autre... cet amant heureux...

ABOULFARIS, *avec joie*.

Qu'en feriez-vous?

LE PRINCE.

Je le ferais empaler à l'instant, et je me regarderais comme libre.

ABOULFARIS, *avec joie*.

O ciel!

LE PRINCE.

Tu comprends quel bonheur pour moi!

ABOULFARIS.

Mais pas pour lui !

LE PRINCE.

Tais-toi !...

ABOULFARIS.

Qu'est-ce donc ?

LE PRINCE.

Voici l'heure où elle descend dans ses jardins !

ABOULFARIS.

De quel côté ?

LE PRINCE.

Je ne sais... on la voit tout-à-coup sortir d'un buisson de roses...

ABOULFARIS, *troublé*.

Vous permettez, monseigneur !...

LE PRINCE.

Je te permets de t'en aller,, voilà tout... et même, je te l'ordonne !...

Aboulfaris sort par la droite, et le Prince par la gauche du spectateur.

SCÈNE III.

Le fond s'ouvre, on aperçoit Nérilha au milieu de jeunes nymphes groupées autour d'elle, et lui présentant des roses ; elle leur fait signe de s'éloigner, et redescend le théâtre ; le Prince, caché dans le bosquet, à gauche, dont il écarte les branches, regarde pendant quelques instans Nérilha, puis il referme doucement les branches.

NÉRILHA.

RÉCITATIF.

Des roses, partout des roses !

Sur les gazons naissans des fleurs fraîches écloses,

Et je ne sais... mais, maintenant je crois

Les voir, les admirer pour la première fois !

AIR.

O suave et douce merveille !

Par qui mon cœur est transformé,

Mon cœur bat, mon âme s'éveille,
 Tout mon être s'est animé!
 Dans un long sommeil engourdie,
 A la nuit succède le jour!
 C'est l'existence, c'est la vie!
 C'est la lumière, c'est l'amour!
 La rose nouvelle,
 Plus fraîche et plus belle,
 Répand autour d'elle
 Parfums plus doux encor!
 Et cette onde si pure,
 Avec son vif murmure,
 Dans ces bosquets prend son essor.
 A toi, je m'abandonne,
 Bonheur qui m'entourne!
 Mon cœur déjà rayonne
 D'un pur et tendre amour!
 Un pouvoir tutélaire,
 Sur la nature entière,
 Répand un nouveau jour!

SCÈNE IV.

NÉRILHA, LE PRINCE.

NÉRILHA.

O ciel! c'est lui!

LE PRINCE.

Oui, c'est moi, qui malgré votre défense viens encore vous implorer!... Rien qu'un instant... laissez-moi vous dire que depuis le premier jour où je vous ai vue, ce que je ressens là, c'est de l'amour!

NÉRILHA, *effrayée*.

Est-il possible! de l'amour! ce mot si terrible... qu'il m'est bien défendu de prononcer... (*A part.*) Mais non pas de...

LE PRINCE.

Eh! que craignez-vous de moi?... En vous est ma

vie!... Je voudrais la passer dans ce royaume de fleurs, qui ferait oublier tous les autres!

NÉRILHA, *troublée.*

Seigneur!...

LE PRINCE.

Près de vous, qui ne m'aimez pas, je le sais... qui jamais ne pourrez éprouver ce que j'éprouve pour vous!...

NÉRILHA, *à part.*

Je n'en voudrais pas répondre!

LE PRINCE.

Mais, dites-moi seulement, dites-moi qu'un jour peut-être...

NÉRILHA.

Jamais!... jamais!... et si vous ne voulez pas, comme hier, me forcer à vous fuir... il faut me promettre de ne jamais rien demander... rien exiger...

LE PRINCE.

Je le jure!

NÉRILHA.

Soumission absolue à tous mes ordres...

LE PRINCE.

Je le jure!

NÉRILHA.

Ah! maintenant, me voilà bien tranquille!... (*On entend un air de marche; regardant au fond du théâtre.*) Eh! mon Dieu!... qui vient là?... De grâce, éloignez-vous!

LE PRINCE.

Oui, je vous obéis... bientôt je reviendrai!...

Il s'éloigne par la gauche du spectateur.

SCÈNE V.

NÉRILHA, CADIGE et XAILOUN, *entrant par le fond du théâtre.*

Ils regardent autour d'eux avec étonnement ces jardins inconnus. Puis ils poussent un cri de surprise en voyant Nérilha.

NÉRILHA, *se retournant.*

Que vois-je?... Xailoun!... Cadige!... comment vous trouvez-vous chez moi?...

CADIGE.

Avec Gulnare, l'ancienne lavandière, qui est passée princesse!... (*La musique commence.*)

XAILOUN.

Voici son cortège... entendez-vous?...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

NÉRILHA.

Ah! j'entends retentir et tambour et cymbale!

CADIGE.

De Gulnare voici la marche triomphale!

SCÈNE VI.

NÉRILHA, CADIGE, XAILOUN, GULNARE, *portée sur un riche palanquin.* CHOEURS D'ESCLAVES, HOMMES et FEMMES, puis LE PRINCE.

CHOEUR.

Plaisirs, ivresse et fête,
Que le divin prophète,
De l'hymen qui s'apprête,
Protège la splendeur!
Et vous, en qui rayonne
L'éclat de la couronne,
Ah! que Brama vous donne,
Gloire, amour et bonheur!
Quel beau jour! quelle fête!

O triomphe! ô grandeur!
 De l'hymen qui s'apprête,
 O sublime splendeur!
 Grand sultan, la gloire environne
 Ta sublime couronne!
 A jamais que Brama te donne
 Gloire, amour et bonheur!

GULNARE, qui est descendue de son palanquin.

AIR.

Je commande! je suis la reine!
 Vous, qu'ici le respect enchaîne,
 A l'aspect d'une souveraine,
 Au nom de mon royal époux,
 Esclaves, prosternez-vous!

CHOEUR.

Brama! Brama!
 Puissant Brama!

GULNARE.

Le bonheur règne d'avance
 En ce séjour!

Je ne veux pour récompense,
 Que votre amour!

Soyez heureux,

Soyez joyeux,

Car je le veux!

Livrez-vous aux plaisirs les plus doux,

Ou sinon malheur à vous!

Le bonheur règne d'avance, etc.

CHOEUR.

O Brama! Brama!
 Puissant Brama!

GULNARE, se retournant et apercevant Cadige et Nérilha.

Bonjour, Cadige, et toi, petite Nérilha!

La prenant à part, et à voix basse.

Comme nous, je le vois, le destin t'exauça!

Haut.

Mon pouvoir vous protégera!

CADIGE et NÉRILHA, s'inclinant.

Que de bontés!

En ce moment, le Prince sortant de l'allée, à gauche, où il s'est réfugié, se trouve en face de Gulnare, qui remontait le théâtre.

GULNARE, apercevant le Prince.

Ah! grand Dieu!... qu'ai-je vu?

TOUS.

Qu'est-ce donc?

GULNARE, s'approchant du Prince.

L'amour en traits de flamme,

Avait trop gravé son portrait dans mon âme,

Pour n'avoir pas à l'instant reconnu

Le sultan, mon époux!

tous, étonnés, regardant le Prince et se prosternant.

Le sultan!

NÉRILHA, à part, avec douleur.

Son époux!

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

Dieu puissant, que dit-elle, est-ce un rêve?

Quoi! c'est lui... qui serait son époux?

Le dépit en mon âme s'élève,

Je ne puis contenir mon courroux!

ATALMUC, regardant Nérilha.

Quel soupçon dans mon âme s'élève,

Elle tremble à ce nom seul d'époux!

C'en est fait! non, ce n'est plus un rêve,

Tout me dit que son cœur est jaloux!

LE PRINCE.

Quel tourment dans mon âme s'élève,

Il faut perdre un espoir aussi doux!

Adieu donc, mon bonheur et mon rêve,

C'en est fait! me voilà son époux!

GULNARE.

Jusqu'à lui sur le trône, il m'élève,

Et chacun de mon sort est jaloux!

Dans ma main j'ai le sceptre et le glaive,
Derant moi, tombez tous à genoux !

XAILOUN et CADIGE.

Jusqu'au trône la gloire l'élève,
Et chacun de son sort est jaloux !
Dans sa main sont le sceptre et le glaive
Qu'elle tient du sultan son époux !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ABOULFARIS et PLUSIEURS SEIGNEURS,
entrant en ce moment.

LE PRINCE, *s'adressant à Gulnare.*

Noble et vertueuse princesse,
Que je présente à votre altesse

Les premiers de ma cour !

Prenant Aboulfaris par la main.

D'abord mon grand visir !

GULNARE et ABOULFARIS, *se retournant l'un et l'autre avec effroi.*

O ciel ! ô ciel ! je me sens défaillir !

ENSEMBLE.

LE PRINCE, *regardant Nérilha.*

GULNARE.

O fatale présence !
Comment m'y dérober ?
Hélas ! en défaillance,
Je suis prête à tomber !
Si ce fatal mystère
Venait à voir le jour,
Dans son cœur, la colère
Remplacerait l'amour !

NÉRILHA.

Sortons, à sa présence,
Il faut me dérober !
Pour moi, quelle souffrance !
Je crains d'y succomber !
Le dépit, la colère,

A sa douce présence,
Il faut me dérober !
Pour moi quelle souffrance !
Je crains d'y succomber !
Dans ma douleur amère,
Il faut fuir sans retour.
Adieu ! toi qui m'est chère,
Adieu ! mon seul amour !

ATALMUÇ.

Je comprends sa souffrance,
Et prête à succomber,
Bientôt en ma puissance
Elle va retomber !
Oui, je tremble et j'espère,

M'agitent tour-à-tour. Et frémis tour-à-tour
 Rien ne peut plus me plaire De plaisir, de colère,
 En ce triste séjour! De fureur, et d'amour!

ABOULFARIS, regardant

Gulnare.

O fatale présence!
 Comment m'y dérober?
 Hélas! en défaillance
 Je suis prêt à tomber!
 Cachons bien ce mystère,
 Ou mon maître en ce jour,
 Pourrait, dans sa colère,
 Châtier notre amour!

XAILOUN.

Quelle douce espérance
 Vient déjà m'absorber!
 A ce bonheur, d'avance,
 Je crains de succomber!
 Ma belle ménagère
 M'a payé de retour!
 C'est moi qu'elle préfère,
 Je suis son seul amour!

CADIGE.

Quelle douce espérance
 Vient soudain m'absorber!
 A ce bonheur, d'avance,
 Je crains de succomber!
 Oui, son ardeur sincère,
 Me paya de retour!
 Oui, c'est moi qu'il préfère,
 Je suis son seul amour!

Gulnare présente sa main au Prince, qui la porte à ses lèvres, et s'éloigne avec elle, ainsi que sa suite, au milieu de laquelle disparaissent Aboulfaris, Xailoun et Atalmuc.

SCÈNE VIII.

NÉRILHA, seule.

Ils s'éloignent!... grâce au ciel! Je ne sais ce que je serais devenue... ce qui allait arriver!... Je sentais là, comme un fer aigu qui me déchirait et me faisait froid... et cette douleur... (*Portant vivement la main à son cœur.*) Mais je l'éprouve encore... rien ne peut me l'ôter.. (*Agitant sa rose.*) Pas même ce talisman magique auquel rien ne résistait... O Atalmuc... Atalmuc... que n'es-tu là... près de moi?...

SCÈNE IX.

NÉRILHA, ATALMUC, *sortant de dessous terre.*

ATALMUC.

Me voici!... autrefois ton maître, à présent ton esclave! Que me veux-tu?

NÉRILHA.

Ab! si tu savais!...

ATALMUC.

Je sais tout!

NÉRILHA.

C'est affreux!... n'est-ce pas!... c'est indigne!... ce prince, venir ici sous ce déguisement et par une tromperie!... Pourquoi ne m'a-t-il pas dit tout d'abord... Je suis le sultan... l'époux de Gulnare... *(Avec dédain.)* Mon Dieu, il en est bien le maître... et à coup sûr ce n'est pas moi qui veux l'empêcher!...

ATALMUC, *froidement.*

Tu veux donc qu'il l'épouse?

NÉRILHA, *vivement.*

Non, non, au contraire!... Venge-moi? Punis-le?

ATALMUC.

C'est facile!... Je n'ai qu'un mot à dire pour que les plus grands dangers le menacent!

NÉRILHA, *avec effroi.*

Lui!... des dangers!... lesquels?... *(Agitant sa rose.)* Je le défends! je le protège!...

ATALMUC, *avec fureur.*

Malheureuse!...

NÉRILHA.

Oui, bien malheureuse!... *(Portant la main à son cœur.)* Je ressens là... des tourmens...

ATALMUC.

Que j'éprouvais pour toi... Et que j'éprouve encore...

NÉRILHA, *lui prenant la main.*

Mon pauvre maître!...

ATALMUC.

Mon art ne peut rien pour moi-même, ni pour toi! Mais cet amour que tu ne crains pas de m'avouer, me rend à la fois content et furieux!... Celui que tu aimes, je le maudis, et le remercie, car bientôt, grâce à lui, tu vas retomber en ma puissance!

NÉRILHA.

Moi!

ATALMUC.

Tu sais nos conventions! Et si tu lui avoues cet amour, si tu lui en donnes la moindre preuve...

NÉRILHA.

De ce côté-là, rassure-toi! Ce que j'éprouve là... c'est du ressentiment... de la colère... de la haine... oui, de la haine!... Et tout-à-l'heure... tiens... lorsque Gulnare lui a présenté sa main, qu'il a portée à ses lèvres... Pourquoi? qu'avait-il besoin de lui baiser la main... elle n'est pas déjà si belle!... Eh bien!... dans ce moment... tout prince qu'il est... si j'avais pu le frapper... et elle aussi!...

ATALMUC, *avec colère.*

Mais tu ne veux donc pas me laisser le moindre doute?... jalouse!... tu es jalouse!

NÉRILHA.

Moi!... grand Dieu!...

ATALMUC.

Cette jalousie que tu me reprochais... que tu ne comprenais pas...

NÉRILHA.

Ah! je la comprends!... Et tout-à-l'heure, quand il l'a embrassée... (*S'arrêtant, et avec dépit.*) Ah! ça!... est-ce qu'il l'embrassera toujours ainsi?...

ATALMUC, *froidement*.

C'est son mari!

NÉRILHA.

Son mari... son mari!... ah! voilà à quoi je n'avais jamais songé... et rien que cette idée...

ATALMUC.

Modère-toi?... Gulnare vient de ce côté...

NÉRILHA.

Et pourquoi y vient-elle?

ATALMUC, *froidement*.

Sans doute pour attendre le prince!... son amant!... son époux!...

NÉRILHA.

Ah! tu es un méchant! tu me dis ce mot-là... exprès pour me torturer...

ATALMUC.

Non! mais pour t'épargner une nouvelle douleur, celle d'être témoin de leur entrevue...

NÉRILHA.

C'est-à-dire que si je m'éloigne... si je les laisse ensemble... il va encore lui baiser la main!...

ATALMUC, *avec impatience*.

Eh! qu'importe après tout!

NÉRILHA.

Ce qu'il m'importe!... Tu me le demandes!... (*Élevant sa rose magique.*) Pour qu'il ne s'avise plus d'y songer... je veux, quand on donnera à Gulnare le moindre baiser, qu'on reçoive à l'instant, un bon soufflet, bien ferme, bien appliqué!... (*Avec dépit.*) Oui... oui... là!... ça lui apprendra!

ATALMUC.

Tu le vois bien!... te voilà comme moi, méchante, extravagante et colère...

NÉRILHA.

Moi ! colère ! Si on peut dire cela !... Quand c'est lui qui en est la cause !... (*Avec emportement.*) Va-t'en !... va-t'en !... méchant serviteur... et ne reviens plus !...

ATALMUC, *sortant par la droite.*

Soit ! je vais t'attendre !

NÉRILHA.

Et quant à Gulnare... je l'ai dit, ce sera... qu'on y vienne maintenant... qu'on y vienne !... Et gare aux soufflets...

Elle disparaît par les bosquets, à droite, pendant que Gulnare entre pensive par une allée, à gauche.

SCÈNE X.

GULNARE, *seule.*

Oui... c'est une fatale rencontre !... Retrouver dans le grand visir Aboulfaris, ce seigneur qui me faisait la cour à Candahar... qui venait tous les matins soupirer près de moi, à la fontaine des Palmiers... quoique, après tout, ces entrevues fussent bien innocentes, mais enfin, et quoique homme d'état, s'il est indiscret... s'il parle... s'il raconte au sultan ce que... (*S'interrompant.*) je suis perdue !... Il faut donc, en bonne polique, perdre moi-même le grand visir... le perdre, ou le gagner !... Le gagner sera plus facile... je lui ai fait entendre que je voulais, avant notre départ, lui parler un instant dans ces jardins... il m'a compris... car le voici !...

SCÈNE XI.

ABOULFARIS, *entrant par l'allée, à gauche,*GULNARE, *assise à droite.*ABOULFARIS, *entrant en rêvant.*

Je ne sais pourquoi je m'effrayais de cette rencon-

tre!... Les hommes d'esprit... (*Se reprenant.*) non, je veux dire... les hommes d'État sont stupides!... C'est au contraire ce qui pouvait m'arriver de plus heureux ; tenant la sultane dans ma dépendance, et m'entendant avec elle, ma fortune est assurée... j'arrive à la plus haute faveur... je gouverne l'État... dont mon maître n'est plus que le sultan... honoraire!... Tandis que moi... (*Levant les yeux.*) C'est elle! c'est la belle Gulnare... que dis-je?... la céleste princesse Bedy-el-Jamal, reine de tous les cœurs... à commencer par le mien!

DUO.

GULNARE, se levant et d'un geste impérieux lui ordonnant de s'avancer.

Si votre langue peu discrète,
Cesse un instant d'être muette...

ABOULFARIS, à part.

J'entends parfaitement!

GULNARE.

C'est fait de vous! car à l'instant
Vous êtes mort, j'en fais serment!

ABOULFARIS.

J'entends parfaitement!

GULNARE.

Mais si vous gardez le silence,
A vous, la gloire et la puissance!

ABOULFARIS.

J'entends parfaitement!

GULNARE.

Vous serez du roi, mon mari,
Le premier visir...

ABOULFARIS.

Et l'ami!

J'ai compris, Dieu merci!

GULNARE et ABOULFARIS.

Sur ce traité, qui m'intéresse,
Le secret doit être sacré!

ABOULFARIS.

Je l'ai promis !

GULNARE.

Je l'ai juré !

Lui tendant la main.

Recevez-en le gage !

ABOULFARIS, *prenant sa main.*

Ah ! quelle ivresse !...

La portant à ses lèvres, et recevant un soufflet invisible,
dont on entend le bruit.

Ah ! quel soufflet !

Quel soufflet !!

Quel soufflet !!!

J'en reste stupéfait !

Et sa main nous enseigne,
Que sous ce nouveau règne,
En place de bienfaits,
Il pleuvra des soufflets !

GULNARE, *à part.*

Ah ! j'ai bien fait,

J'ai bien fait,

Le voilà satisfait !

Oui, je veux sous mon règne,
Qu'on m'aime et qu'on me craigne...
Ainsi, je le promets,
Comptez sur mes bienfaits !

GULNARE.

Or donc, et maintenant

Que vous voilà content...

ABOULFARIS, *se frottant la joue.*

Pas trop !

GULNARE, *le regardant avec surprise.*

D'où vient cette grimace ?

ABOULFARIS.

Eh ! mais, franchement... à ma place...
Vous trouveriez, entre nous deux...
Que je méritais un peu mieux !

GULNARE, *baissant les yeux et minaudant.*

Vraiment! c'est bien de l'exigence!

Mais vous le voulez, grand visir!

Allons, pour vous faire plaisir,

Lui tendant la joue.

Faisons la paix.

ABOULFARIS, *s'approchant avec transport.*

Quelle reconnaissance!

Reprise de l'Ensemble. Même jeu.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, XAILOUN.

ABOULFARIS, *à lui-même.*

Deux soufflets!

XAILOUN, *accourant.*

Monseigneur...

ABOULFARIS, *s'avançant vers Xailoun.*

Que veux-tu?

XAILOUN.

Je venais demander à son altesse...

ABOULFARIS, *à part.*

Deux soufflets!

XAILOUN.

L'ordre du départ...

ABOULFARIS, *lui donnant un soufflet.*

Le voilà!... (*A part.*) Reste un...

Il offre sa main à Gulnare, et sort en se tenant en garde contre elle de l'autre main.

SCÈNE XIII.

XAILOUN, puis NÉRILHA.

XAILOUN, *se frottant la joue.*

Par exemple!... C'est reconnaître le dévouement d'une manière trop chaude...

NÉRILHA, qui est entrée par l'allée à droite.

Qu'y a-t-il donc ?

XAÏLOUN.

Ce qu'il y a?... C'est le grand visir qui m'a chargé pour notre auguste sultan, d'un message...

NÉRILHA.

Que tu vas lui rendre!...

XAÏLOUN.

Oh ! non... je n'oserai pas!... Je me contenterai de lui annoncer que tout est prêt pour le départ.

NÉRILHA, à part.

O ciel !

XAÏLOUN.

Et que la princesse, sa fiancée, l'attend... Seulement, dans ses immenses jardins, que je ne connais pas, je ne sais comment trouver le prince...

NÉRILHA, regardant vers la gauche du spectateur, et à part.

Le prince?... (Haut, à Xaïloun, lui montrant le fond du théâtre, à droite.) Le prince ! je viens de le voir dans le pavillon des camélias !

XAÏLOUN.

Oui... mais ce pavillon...

NÉRILHA, lui montrant toujours le fond, à droite.

De ce côté, la première allée à droite, puis la cinquième à gauche...

XAÏLOUN.

Je comprends !

NÉRILHA, le poussant.

Alors... va donc vite!...

Xaïloun sort par la droite.

SCÈNE XIV.

LE PRINCE, *entrant par la droite*, NÉRILHA, *cachée près d'un bosquet, à droite.*

DUO.

LE PRINCE, *entrant en rêvant.*

N'y pensons plus!... il faut la fuir!

NÉRILHA, *à part, écoutant.*

O ciel!

LE PRINCE.

La voix de la sagesse

M'ordonne à l'instant de partir!...

Il fait quelques pas près du bosquet, à gauche.

Allons retrouver la princesse.

NÉRILHA, *avec jalousie.*

Non... près d'elle tu n'iras pas!

Agitant sa rose métallique.

Que pour mieux enchaîner ses pas,

Le sommeil ferme sa paupière!

Le Prince, qui était près d'un banc de verdure, s'arrête et tombe sur le banc.

Oui, grâce à toi, cher talisman,

Il m'obéit, ce fier sultan!

Regardant le Prince avec émotion.

Il dort!... Avançons-nous...

S'arrêtant avec crainte.

Que fais-tu, téméraire?

Ne sens-tu pas trembler la terre?...

Elle s'approche de lui et penche la tête.

Il parle bas!...

Écoutant.

Quels mots vient-il de prononcer?...

Poussant un cri.

Ah! mon nom sur sa bouche est venu se placer!

LE PRINCE, *rêvant.*

Nérilha!... Nérilha!...

NÉRILHA.

ROMANCE.

Premier Couplet.

En dormant, en dormant,
 C'est à moi, délice suprême,
 C'est à moi qu'il s'en va rêvant;
 C'est moi qu'il appelle et qu'il aime...
 En dormant, en dormant!...

Elle s'approche encore plus près du Prince, qui semble lui
 prendre la main et la presser contre son cœur.

Deuxième Couplet.

En dormant, en dormant,
 Se baissant vers lui et écoutant.
 Dans ses bras voilà qu'il m'enlace!
 Il me dit qu'il sera constant...
 Voyant le Prince, qui de la main lui envoie un baiser.
 Et je crois même qu'il m'embrasse,
 En dormant, en dormant!
 Vivement.

Je ne sais quel pouvoir m'entraîne malgré moi!
 Avec exaltation.

Et dût ce fatal délire,
 A ma perte me conduire,
 S'approchant du Prince et lui parlant.
 Que je l'entende encore!...

S'adressant au Prince.
 Éveille-toi!...

LE PRINCE, *s'éveillant.*

Nérilha, Nérilha!

C'est bien toi!... te voilà!...

LE PRINCE.

Eh quoi! ce doux songe,
 Où l'amour me plonge,
 N'est point un mensonge!
 Et dans ce moment,
 O réelle ivresse,
 Fée enchanteresse,

NÉRILHA.

Non, non, ce doux songe,
 Où l'amour le plonge
 N'est point un mensonge!
 Et mon cœur tremblant,
 Craint de sa tendresse,
 La fatale ivresse!

Au Prince.

C'est toi que je presse Ah! pour ma faiblesse,
Sur mon cœur brûlant! Grâce, en ce moment!

NÉRILHA, *cherchant à se dégager de ses bras.*

Laisse-moi, laisse-moi, prends pitié de moi-même!

LE PRINCE, *avec chaleur.*

Les sermens que j'ai faits, et l'hymen qui m'attend,
Je briserais tout à l'instant,
Si tu m'aimais!

NÉRILHA, *hors d'elle-même.*

Je t'aime!...

Le Prince la reçoit dans ses bras et l'embrasse. A ce mot l'orage qui grondait sourdement, éclate dans toute sa fureur, des cris infernaux se font entendre. Le Prince, comme frappé de la foudre, tombe sans connaissance sur le banc, à droite. Toutes les fleurs du jardin sont soudain flétries et fanées. A un ciel d'été, succède l'hiver et les frimats. Nérilha, effrayée, chancelle et tombe dans les bras d'Atalmuc, qui paraît derrière elle.

ATALMUC.

Tu m'appartiens!... Souviens-toi de nos lois!
Les enfers et l'amour m'ont rendu tous mes droits!

Nérilha est tout-à-coup changée en une vieille petite femme, couverte de rides; sa robe même se trouve d'une étoffe et d'une forme antiques. Nérilha pousse un cri et s'abîme sous terre avec Atalmuc, qui la tient toujours dans ses bras. Presque aussitôt, le Prince se réveille en sursaut, et, saisi de stupéfaction en voyant le changement subit qui vient de s'opérer, s'écrie avec désespoir: NÉRILHA!... NÉRILHA!... puis il retombe accablé sur un banc.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une grotte sous-marine, comme la grotte d'Azur, en Sicile.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATALMUC, *en robe et en bonnet de magicien,*
NÉRILHA, *en vieille.*

NÉRILHA, *qu'Atalmuc entraîne par la main.*
Seigneur Atalmuc, où me conduisez-vous ?

ATALMUC.

Que t'importe ? Où j'irai désormais, tu iras !

NÉRILHA.

Comment, ce n'est pas assez de m'avoir rendu vieille et laide, il faudra encore que je vous suive partout ?

ATALMUC.

Oui, je ne veux plus te quitter d'un instant !

NÉRILHA.

Cela va être bien ennuyeux... pour vous... (*Vivement.*) Je ne vous parle pas de moi... (*Regardant autour d'elle.*) Et où sommes-nous ici ?

ATALMUC.

A deux mille pieds sous la mer !

NÉRILHA.

J'aimerais tant être ailleurs... et si vous ne venez ici que pour mon plaisir...

ATALMUC.

Aujourd'hui je me rends au conseil des magiciens présidé par le roi du Ginistan, et qui se tient dans un volcan... près d'ici...

Lui montrant une ouverture de rocher

NÉRILHA.

Dans un volcan !... Et vous allez y descendre ?

ATALMUC.

Aussitôt que Sataniel, notre maître, m'appellera de sa voix d'airain.

NÉRILHA.

Et il faudra que je vous y suive ?...

ATALMUC.

Non ! aucun être humain n'y peut pénétrer sans être consumé !... Tu resteras à m'attendre dans cette grotte, d'où je ne crains pas que tu puisses t'échapper !

NÉRILHA.

Je le crois bien ! Deux mille pieds au-dessus de ma tête, et la flamme sous mes pieds... (*Regardant vers l'ouverture du rocher, à droite.*) O ciel !... Et vous, seigneur, vous allez vous plonger dans cette lave enflammée ?...

ATALMUC, *vivement.*

Cela t'effraye pour moi.

NÉRILHA.

Dame !... Je ne vous veux pas de mal... Vous avez été un bon maître... et si vous n'aviez pas tant d'affection pour moi... je finirais peut-être par en avoir pour vous.

ATALMUC, *avec chaleur.*

Dis-tu vrai ? Rassure-toi donc !... Avant d'entrer dans la salle du conseil, je quitte ma dépouille mortelle, et le rayon céleste qui anime mon être, l'âme, va seule rejoindre son maître dans cette région de feu !

NÉRILHA.

Ah ! c'est votre âme seule qui s'en va ?... C'est singulier !... Et est-elle longtemps absente, votre âme ?...

ATALMUC.

Quand l'absence est tranquille, et qu'on nes'y échauffe pas trop... un quart d'heure, tout au plus, et je viendrai te rejoindre...

NÉRILHA, *vivement.*

Et nous remonterons sur terre?...

ATALMUC.

A l'instant!... Mais je lis dans ta pensée... renonce à l'espoir de jamais te faire reconnaître par le jeune sultan des Indes, ou par aucun de tes anciens amis!...

NÉRILHA.

Pardi! Ils me prendraient tous pour ma grand-mère!...

ATALMUC.

Et si tu t'avisais de vouloir leur raconter tes aventures, ou de leur dire qui tu es...

NÉRILHA.

Eh bien?...

ATALMUC.

A l'instant tu deviendrais muette!...

NÉRILHA, *avec colère.*

C'est trop fort!... Vous avez pu m'enlever ma jeunesse et ma beauté, mais m'empêcher de parler... je vous en défie!... Et dût-on ne pas me croire et me traiter d'insensée... je dirai à tout le monde... je suis...

Atalmuc étend la main vers elle. — A l'instant Nérilha s'arrête et fait de vains efforts pour continuer.

ATALMUC.

Eh bien! je t'en avais prévenue!... Te voilà muette... muette à tout jamais!... Oui, oui, tu me promets de garder dorénavant le silence sur un sujet dont tu connais maintenant les dangers... tu me supplies de te

rendre la parole... Eh bien! soit, j'y consens!...
(*Étendant la main vers elle.*) Qu'as-tu à me dire?...

NÉRILHA, *avec volubilité et colère.*

Que je vous hais! que je vous déteste! que je vous abhorre!...

ATALMUC.

Si c'est pour cela que je t'ai rendu la parole, ce n'était pas la peine!...

NÉRILHA, *vivement.*

Non!... c'est pour une autre raison... pour une autre prière... ne soyez pas généreux à demi... (*D'un air calin.*) Si vous m'aimez, si vous m'adorez... comme vous le dites, il doit vous être bien désagréable d'avoir une maîtresse si laide et si vieille... et si j'étais à votre place... ne fût-ce que par amour-propre...

ATALMUC.

Je comprends!...

NÉRILHA, *vivement.*

Eh bien! non, par amour, je m'empresserais de lui rendre sa forme première!...

ATALMUC.

Te rendre jeune et belle pour un autre... non!

AIR.

Non!... ne crains pas que je te cède
Aux regards d'un rival heureux!
Non!... j'aime mieux que tu sois laide!
Pour moi, pour moi seul, pour mes yeux,
Pour moi, ces vains déguisemens
Ne cachent rien à ma tendresse!
Je vois les fleurs de ton printemps,
Sous les rides de ta vieillesse!
Je vois ce front si blanc, si pur!
De tes yeux j'admire l'azur...
Seul je te vois... seul te possède!...

Ne crois pas qu'à tes vœux je cède!

Te rendre belle à d'autres yeux?

Non, j'aime mieux que tu sois laide,

Pour moi, pour moi seul, je te veux!

On entend plusieurs sons de trompettes infernales.

Qu'entends-je?...

A Nérilha,

Adieu!... Pour un instant, adieu!

O maître Tout-Puissant, c'est ta voix qui m'appelle.

Tombant sur un banc de rocher, à droite.

Que mon âme quittant sa dépouille mortelle,

Se rende au pied de ton trône de feu!

Adieu!... Adieu!

Atalmuc tombe inanimé sur le banc, à droite. Une flamme légère, qui semble sortir de son corps, s'élève, voltige un instant, et disparaît par l'ouverture du rocher, à droite.

SCÈNE II.

NÉRILHA, seule, appelant à haute voix.

Seigneur Atalmuc! seigneur Atalmuc! mon maître!... Il ne m'entend plus, il ne me voit plus... Oui, comme il me l'avait annoncé, son âme l'a quitté, et vient de disparaître; il ne reste plus là que le corps d'un magicien, sa robe, son turban constellé!... (*Posant la main sur son cœur.*) Et son grimoire, qu'il porte toujours avec lui depuis le jour où je m'en suis servi si gauchement, ce jour où j'ai donné un bal sans le vouloir... Si aujourd'hui, et pendant que son esprit voyage... j'y mettais plus d'adresse... Voyons... je l'ai!... (*S'avançant au bord du théâtre avec le grimoire qu'elle tient et qu'elle ouvre.*) « Chapitre VI, Moyens de former les enchantemens les plus compliqués. » Ce n'est pas cela qu'il me faudrait, au contraire... (*Retournant le feuillet.*) Ah! le revers de la page... (*Lisant.*) « Moyens de dé-

truire les divers enchantemens. » C'est mon chapitre... Ah! le cœur me bat... lisons!... (*Regardant autour d'elle, et parcourant plusieurs pages du grimoire. — Pousant un cri.*) Ah!... (*Lisant.*) « *Devenue tout-à-coup vieille et laide...* » M'y voici... (*Continuant.*) « *un baiser a causé sa métamorphose, un baiser peut la détruire; et si elle rencontre quelqu'un qui consente à l'embrasser...* » (*S'interrompant.*) Si ce n'est que cela! je sais bien qu'à mon âge, et avec ma figure, ça n'est pas aisé... mais ça n'est pourtant pas impossible... achevons... (*Lisant.*) « *mais qu'elle choisisse bien celui de qui elle recevra ce baiser, car, à l'instant même, et pour toujours, elle lui; appartiendra corps et âme!*... » (*Pousant un cri.*) Ah! mon Dieu!... c'est donc pour cela qu'Atalmuc voulait toujours m'embrasser!... Ah! que j'ai eu raison de le refuser!... changer à ce prix-là... changer pour lui appartenir à toujours!... voilà un désenchantement!... Autant garder mes rides et mes années... ce n'est pas pour lui que je voudrais les perdre... Mais celui-là, un prince, si jeune et si beau, voudra-t-il jamais?... Enfin, s'il était là... on verrait, on tâcherait... Si je pouvais aller à lui... cherchons... (*Feuilletant le grimoire.*) « *Moyen d'être transporté à l'instant où l'on veut.* » (*Avec amour.*) Ah! près de lui... près du prince... dans son palais!... (*Lisant le grimoire.*) « *Élever ce livre magique vers le ciel, en répétant trois fois le nom du dieu de l'Indoustan.* » (*Avec exaltation.*) Brama!... Brama!... Brama!...

Le grimoire lui tombe des mains; le théâtre change à vue; elle se trouve transportée sur la grande place de Delhy. A gauche, l'entrée d'une mosquée; à droite, la façade du palais.

SCÈNE III.

HABITANS DU PALAIS *et* DE LA VILLE DE DELHY, ABOUL-FARIS *et* GULNARE, *assise sur un trône magnifique.*

CHOEUR

pendant lequel s'exécutent des danses gracieuses.

Accourez tous, venez !
 Habitans fortunés,
 De ce riant pays,
 Doux paradis !
 Accourez près de nous,
 Les plaisirs les plus doux,
 Embelliront vos jours,
 Remplis d'amours !
 De Téhéran *et* d'Yspahan,
 Du beau pays de Cachemire,
 On vient ici,
 Et c'est Delhy
 Que l'étranger toujours admire !
 De tous côtés,
 Jeunes beautés,
 A l'œil brillant plein d'étincelle !
 Garde ton cœur,
 O voyageur,
 Du doux éclat de leur prunelle !
 Accourez tous, venez, etc.
 Voyez la jeune bayadère,
 Rapide *et* fière,
 Elle bondit !
 Bientôt, bientôt elle a su plaire,
 Mais plus légère,
 Elle s'enfuit !
 De Téhéran *et* d'Yspahan, etc.

Nérilha a disparu au commencement de ce chœur.

ABOULFARIS, *tenant respectueusement la main de la Princesse, à distance, et s'adressant au peuple.*

Bien, mes amis ! La princesse est sensible... et moi aussi... aux hommages de ses futurs sujets...

GULNARE, *avec impatience.*

Mais il suffit !... assez d'enthousiasme et de transport.

ABOULFARIS, *d'un air de flatterie.*

Que voulez-vous ! L'amour du peuple...

GULNARE.

C'est à vous étourdir ! Depuis trois jours ils ne font que crier...

ABOULFARIS, *à voix basse.*

C'est commandé !

GULNARE, *au peuple.*

Je vous donne congé ! Reposez-vous !

ABOULFARIS, *s'inclinant.*

Que de bonté !

GULNARE, *au peuple, d'un ton impérieux.*

Et surtout, laissez-nous ! laissez-nous !

Reprise du Chœur.

Le peuple se retire.

GULNARE.

Encore des cris... Depuis que je suis dans ma capitale, tout me déplaît, me choque et me contrarie ! D'abord, le prince, mon futur époux, que je ne vois jamais !...

ABOULFARIS.

C'est l'étiquette !

GULNARE.

Et vous ! que je vois toujours !

ABOULFARIS.

C'est l'étiquette ! Premier de l'empire, après lui, c'est moi, son grand visir, qui dois le remplacer dans toutes les affaires importantes !... (*Souriant.*) Il a confiance ! Il n'est pas jaloux !

GULNARE.

Pas assez! mais en revanche, toujours sombre et rêveur!...

ABOULFARIS, *galamment.*

Il rêve à vous!

GULNARE, *avec impatience.*

Qu'il le dise alors!

ABOULFARIS.

Il m'en a chargé!

GULNARE.

Vous?...

ABOULFARIS.

C'est aujourd'hui le jour de votre mariage!

GULNARE,

Enfin!...

ABOULFARIS.

Tout s'apprête déjà pour cela à la grande mosquée, et voici le programme de la journée : Tous les grands de la cour doivent venir vous offrir leurs hommages! Il y aura présentation, réception, baise-main, et *cætera*.

GULNARE.

Quel ennui!

ABOULFARIS.

C'est pour cela qu'il faut avant tout vous occuper de votre toilette.

GULNARE, *souriant.*

A la bonne heure!...

ABOULFARIS.

Voici déjà vos femmes, et la petite Cadige... (*A demi-voix.*) votre ancienne compagne...

GULNARE, *relevant la tête avec fierté.*

Qu'est-ce que c'est?

ABOULFARIS, *s'inclinant vivement.*

Jamais!... jamais!... je me trompe!... Je voulais dire votre esclave, la jardinière du palais... qui vient vous offrir les plus belles fleurs de vos jardins!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, JEUNES ESCLAVES, apportant des coffres remplis d'étoffes précieuses, CADIGE, portant une corbeille de fleurs.

GULNARE, à Cadige.

Que m'apportes-tu là ?

CADIGE.

Le bouquet de la mariée!.. ce qu'il y a de mieux !
Des roses et des camélias blancs !

GULNARE, d'un air de dédain.

Des fleurs qui croissent pour tout le monde !

CADIGE.

Et qui n'en vont pas plus mal... (*Montrant sa couronne.*) Voyez plutôt...

GULNARE.

C'est pour cela que je n'en veux pas ! Je veux des fleurs que personne n'ait jamais portées ! des fleurs inconnues, des fleurs impossibles !... Voilà ce qu'il me faut à moi, princesse ! et dis à Xaïloun, ton futur mari, qu'il s'arrange pour en avoir !... (*Se retournant vers les autres esclaves femmes, qui s'approchent.*) Et vous, qu'est-ce que c'est ?

ABOULFARIS, montrant les coffres qu'on lui présente.

Les étoffes de Perse, les plus précieuses, .. une centaine de robes que l'on offre au choix de votre hantesse !

GULNARE.

Voilà qui est insupportable... Grand visir, prononcez vous-même... car c'est un ennui mortel d'avoir à choisir au milieu d'une centaine de robes !

CADIGE, bas à Gulnare en souriant.

Vous n'éprouviez pas cet ennui-là... quand vous n'en aviez qu'une !

GULNARE, *se retournant vivement.*

Insolente !

CADIGE, *à part.*

Qu'est-ce qui lui prend donc ?

GULNARE.

Sortez de ma présence !

ABOULFARIS, *bas à Gulnare.*

Princesse !... princesse ! quelle imprudence !... quelle faute en diplomatie ! Maltraiter quelqu'un qui possède notre secret !...

GULNARE, *bas à Aboulfaris.*

Pour la première fois, visir, vous avez raison !... (*Haut, à Cadige qui s'éloigne lentement.*) Eh ! là... là, reviens, petite !... Un moment d'impatience et d'humeur... quand on est princesse...

ABOULFARIS, *s'inclinant.*

C'est tout naturel !

GULNARE, *à Cadige.*

Je te pardonne !...

CADIGE.

A la bonne heure !...

GULNARE, *lui tendant la main.*

Oublions tout, et faisons la paix !

CADIGE, *qui a mis un genou en terre, porte à ses lèvres la main que Gulnare vient de lui tendre, et reçoit un soufflet.*

O ciel !

GULNARE, *à Aboulfaris.*

Et nous, visir, hâtons-nous !

ABOULFARIS.

Oui, sans doute, car tous les grands de l'empire vous attendent pour le baise-main général !

Il sort avec Gulnare par la gauche.

SCÈNE V.

CADIGE, seule, puis XAILOUN et NÉRILHA.

CADIGE, *tâtant sa joue.*

Je n'y ai vu que du feu!... et de la main d'une amie encore!... Si ce sont là les faveurs des princes... je ne suis pas méchante... mais à la première occasion... où je pourrai me venger... (*Regardant vers la droite.*) C'est Xaïloun... Qu'a-t-il donc à causer avec cette petite vieille?...

XAILOUN, *entrant avec Nérilha.*

Oui, ma bonne femme, vous êtes à Delhy.

NÉRILHA, *avec émotion.*

A Delhy?...

XAILOUN.

Chez notre jeune prince, le sultan des Indes!

NÉRILHA, *à part.*

C'est bien cela!... (*Apercevant Cadige.*) O ciel! Cadige!... (*Elle court près d'elle.*)

CADIGE.

Que me voulez-vous?... Qui êtes-vous?

NÉRILHA.

Qui je suis?... (*A part.*) J'alais parler et devenir muette!... (*Haut.*) Qui je suis?... Une pauvre femme qui vient de bien loin!...

CADIGE.

Pour admirer ce palais... ces jardins dont Xaïloun est le jardinier en chef.

XAILOUN.

Par la protection de la sultane, qui a étendu sur nous sa puissante main!...

CADIGE, *se touchant la joue.*

Oh! oui!

XAILOUN.

La belle Gulnare...

NÉRILHA, *vivement.*

Je la connais!... je la connais depuis son enfance!...

XAILOUN, à Cadige, à demi-voix.

Dis donc, c'est peut-être sa nourrice.

CADIGE, *de même.*C'est possible... (*Haut.*) Et vous venez pour son mariage?

NÉRILHA.

Elle se marie?...

CADIGE.

Aujourd'hui... dans une heure...

XAILOUN.

Avec notre auguste sultan.

NÉRILHA, *chancelant.*

O ciel!..

XAILOUN.

Qu'a-t-elle donc, la vieille?... Elle se trouve mal?

NÉRILHA, *vivement.*

Non... non... achèvez, de grâce... donnez-moi tous les détails sur ce mariage.

Premier Couplet.

XAILOUN.

Du sultan l'hymen se prépare,

Et moi, je me marie aussi!

Il choisit la fière Gulnare,

Et moi Cadige, que voici!

Lui, c'est par l'ordre de son père,

Moi, c'est par le vœu de mon cœur!

Mais le sultan, sombre et sévère,

Semble triste de son honneur!

Avec amour.

Tandis que nous...

Rencontrant un regard de Cadige.

Je me tais!...

Mais... mais... mais...

Le sultan est, je croi,
Bien moins heureux que moi!

Deuxième Couplet.

CADIGE.

Hier je le voyais près d'elle,
Comme un prince, il bâillait, hélas!
Chez nous parfois on se querelle,
Mais du moins on n'y bâille pas!
Ah! je n'envirais pas sa place,
Il ne parle jamais d'amour!
Jamais enfin il ne l'embrasse,
Elle s'en plaignait l'autre jour!...
Tandis que nous...

Xailoun lui fait signe de se taire.

Je me tais!

TOUS DEUX.

Mais... mais... mais...

Ces augustes époux,
Sont moins heureux que nous!

NÉRILHA.

Ainsi, vous dites que le prince est toujours triste?

XAILOUN.

Comme un cyprès, ou un saule pleureur.

NÉRILHA.

Et on ne connaît pas la cause de cette tristesse?

XAILOUN.

Sur ce chapitre-là, Cadige en sait plus long que moi...

CADIGE, à demi-voix et mystérieusement.

Oui, j'avais une autre amie, bien meilleure que Gulnare... une jeune fille, fraîche et jolie...

NÉRILHA, soupirant.

Ça n'est plus comme moi!

XAILOUN.

Ab! dame!... vous, ma brave fée, vous avez eu votre temps!

NÉRILHA, *regardant autour d'elle.*

Ça reviendra peut-être...

CADIGE.

Comment, ça reviendra?

XAILOUN, *riant.*

Elle est bonne, la veille!

NÉRILHA, *vivement.*

Enfin, achevez... le prince?...

XAILOUN.

A vu pendant quelques jours cette petite Nérilha.

NÉRILHA, *avec émotion.*

Nérilha!

CADIGE, *avec naïveté.*

C'est comme ça qu'on l'appelait, et j'ai idée qu'il pense à elle... qu'il l'aime!

NÉRILHA.

Tu en es sûre?

CADIGE.

Dame!... quand il me rencontre dans les jardins, il me parle toujours d'elle.

XAILOUN.

Et un prince qui cause de cela avec une jardinière.. vous conviendrez qu'il y a quelque chose?...

NÉRILHA.

Certainement!... et que dit-il?

CADIGE.

Qu'il donnerait tout au monde, pour savoir ce qu'elle est devenue...

NÉRILHA.

Et en attendant, son mariage a lieu aujourd'hui?

XAILOUN.

Tout est prêt à la mosquée, et je crois même que le prince y est déjà en prière.

NÉRILHA, seule, à droite, à part.

Ah! je n'y résiste plus... et, à tout prix, je veux le voir, lui parler!...

Elle s'élançe vers la mosquée.

XAILOUN, apercevant, à gauche, la corbeille de fleurs que Gulnare a jetée à terre à la scène précédente, court la ramasser.

Tiens! mes plus belles fleurs... qui les a arrangées ainsi?...

Cadige lui explique à voix basse ce qui est arrivé, et lui montre du doigt la joue qui a reçu le soufflet.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ATALMUC, paraissant sur les marches de la mosquée au moment où Nérilha se prépare à les franchir.

ATALMUC.

Où vas-tu?

NÉRILHA, prête à se trouver mal.

C'est fait de moi!

ATALMUC.

Tu croyais en vain m'échapper... (Étendant la main sur elle.) Je te défends de faire un pas!

Nérilha tombe comme accablée sur un banc, à droite, près de la mosquée.

CADIGE, à gauche, à Xailoun.

Tiens! regarde donc!... (Lui montrant Atalmuc.) Notre ancienne connaissance.

XAILOUN.

Le seigneur Atalmuc!...

ATALMUC, *s'avancant vers lui.*

Qui, invité par le sultan des Indes, vient assister à son mariage avec la belle Gulnare!

NÉRILHA, *à part.*

O ciel!

XAILOUN, *montrant Cadige.*

Et vous assisterez aussi au mien!... si toutefois vous ne m'en voulez plus!... comme le jour... vous savez... où vous vouliez me changer en serpent!

ATALMUC, *avec ironie.*

Moi! t'en vouloir... au contraire, et pour te le prouver, je te veux faire mon cadeau de noces.

XAILOUN, *avec joie.*

Est-il possible?...

ATALMUC.

Tiens!... (*Tirant un bouquet de son sein.*) Prends ce bouquet de camélias, dont les feuilles sont d'argent. Si Cadige n'a jamais aimé que toi... il conservera sa blancheur; mais si elle en a aimé d'autres, ou si elle te trahit jamais... ces feuilles si blanches, deviendront tout-à-coup d'un pourpre éclatant.

XAILOUN, *vivement.*

Quel bonheur!

NÉRILHA, *à droite, à part.*

Ah! le sorcier lui en veut toujours.

XAILOUN, *à Cadige.*

Tiens, mets-le vite à ton côté...

CADIGE.

A quoi bon?...

XAILOUN.

Pour voir!

CADIGE.

C'est inutile!

XAILOUN.

C'est égal... ça rassure toujours!...

CADIGE.

Vous n'avez pas besoin d'être rassuré... aussi je ne veux pas...

XAILOUN.

Et moi... je le veux ou sinon... je vais croire...

CADIGE.

Quoi!... qu'osez-vous dire?... tenez... tenez... regardez plutôt!...

XAILOUN.

A la bonne heure... (*Regardant.*) Toujours aussi blanc!... ma bonne petite Cadige... je n'ai plus de soupçons! me voilà tranquille... mais tu le mettras tous les jours...

CADIGE.

Par exemple!... voilà un présent qui nous brouillera!...

ATALMUC, *à part.*

Je l'espère bien...

Cadige et Xailoun sortent en se disputant sur la ritournelle du duo suivant.

SCÈNE VII.

ATALMUC, NÉRILHA.

DUO.

ATALMUC, *amenant au bord du théâtre Nérilha qui baisse les yeux.*

Ainsi ta haine qui me brave,
Espérait encor me tromper!

NÉRILHA.

C'était mon droit! la pauvre esclave
A son tyran peut échapper!

ATALMUC, *avec colère.*

Ah ! traîtresse !...

A part.

Qu'allais-je faire ?

D'elle on n'a rien par la colère,

Et je sais un meilleur moyen.

Haut et s'approchant de Nérilha.

Je devrais te punir... eh bien !

Vois sur moi quelle est ta puissance !

Je pardonne encor cette fois !...

NÉRILHA, *à part, le regardant avec pitié.*

Ah ! je le plains et sa vengeance

Me ferait moins de mal, je crois !

ATAMUC.

Mon courroux vient de disparaître !

Lui tendant la main.

Et toi ?... m'en veux-tu ?

NÉRILHA, *lui tendant la main.*

Non, mon maître !

ATAMUC.

Donne-m'en la preuve ?

NÉRILHA.

Et comment ?

ATAMUC, *souriant.*

Comment ?... en m'embrassant !

NÉRILHA, *à part.*

O ciel !

ATAMUC.

Un seul baiser...

NÉRILHA, *à part.*

Je vois sa trahison !

ATAMUC.

Qui nous réconcilie...

NÉRILHA, *s'éloignant de lui.*

Oh ! non, vraiment, non ! non !

Car je sais tout... ce baiser peut me rendre

Ma jeunesse...

ATALMUC, *étonné.*

O ciel!...

NÉRILHA.

Et mes traits;

Mais ce baiser me livre pour jamais

A celui qui me le donne!

ATALMUC.

C'est vrai! c'est vrai! du destin qui l'ordonne,
Permetts à mon amour d'accomplir les décrets?...

AIR.

De toi, de ta clémence,

J'implore un bien si doux,

J'abjure ma puissance,

Et tombe à tes genoux!

Que l'amour qui m'enivre,

Touche à la fin ton cœur,

C'est moi, moi qui me livre

A ton charme vainqueur!

NÉRILHA, *le regardant avec pitié.*

Pauvre homme!

ATALMUC, *reprenant avec amour.*

De toi, de ta clémence, etc.

NÉRILHA, *attendrie et essuyant une larme.*

Ah! vrai! je le voudrais!

ATALMUC.

Eh bien!

Prononce donc mon bonheur et le tien!

Les trésors, les plaisirs embelliraient ta vie!

Plus que jamais tu deviendrais jolie!...

Ou plutôt il suffit que tu sois à jamais!

Ce que tu fus jamais... Tiens, regarde ces traits

Que j'adore!...

Atalmuc étend la main vers un pan de mur de la mosquée,
qui s'ouvre, et laisse voir Nérilha, comme elle était au
premier acte.

NÉRILHA, *poussant un cri.*

C'est moi, moi!... telle que j'étais!

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

Ah ! que j'étais jolie !
 Si je pouvais encor,
 De ma beauté flétrie,
 Retrouver le trésor !
 O séduisante ivresse !
 O charme tentateur !
 Des rêves de jeunesse,
 Vous enivrez mon cœur !

ATALMUC.

Toujours jeune et jolie,
 Oui, tu pourrais encor,
 De ta grâce flétrie,
 Retrouver le trésor !
 O séduisante ivresse !
 O démon tentateur !
 O rêves de jeunesse,
 Venez charmer son cœur !

ATALMUC.

Ah ! crois-en ma promesse,
 Je te rends tes attraits !

NÉRILHA.

Rendez-moi ma jeunesse,
 Et nous verrons après.

ATALMUC.

Réponds !... réponds !

NÉRILHA, avec résolution.

Non, je t'appartiendrais !

ATALMUC.

Eh bien donc ! malheur à jamais !...

Ah ! je cède à ma rage,
 Et vais, pour ton malheur,
 Hâter ce mariage,
 Qui déchire ton cœur !

ENSEMBLE.

NÉRILHA, avec douleur.

Bonheur d'être jolie !
 O précieux trésor !
 Adieu donc pour la vie,
 Vous perdre, c'est la mort !
 Adieu, douce espérance,
 Coulez, coulez, mes pleurs !
 Toujours même souffrance,
 Toujours mêmes douleurs !
 Atalmuc sort vivement par la
 gauche, tandis que Cadi ge en
 tre par la droite.

ATALMUC, à Nérilha.

Cesser d'être jolie,
 Oui, tel sera ton sort ;
 Tu perdras pour la vie,
 Ce précieux trésor !
 Pour toi, plus d'espérance,
 Laisse couler tes pleurs,
 Toujours même souffrance,
 Toujours mêmes douleurs !

SCÈNE VIII.

CADIGE, NÉRILHA.

NÉRILHA, *pleurant.*

Plus d'espoir !... tout est fini !

CADIGE, *entrant par la droite.*

Ah ! mon Dieu ! la pauvre vieille qui pleure !... Qu'avez-vous donc ?

NÉRILHA.

Bien du chagrin !

CADIGE.

Et moi aussi !

NÉRILHA, *vivement.*

Et lequel ?

CADIGE.

La défiance de Xaïlou... il n'est occupé que de ce bouquet... ce n'est plus moi qu'il regarde... c'est lui... ça m'est égal... parce que je l'aime bien... Mais s'il était toujours comme ça... défiant et jaloux... on ne sait pas ce qui peut arriver... et alors, voyez donc comme c'est dangereux... ce bouquet blanc qui tout-à-coup devient pourpre !... Mais, je vous le demande... quel parti prendre ?...

NÉRILHA.

Dans l'intérêt même de Xaïlou, vous défaire de ce bouquet !

CADIGE.

Oh ! je ne demande pas mieux... (*Remontant le théâtre.*) Que je voie seulement s'il n'est pas là... Mais ne restons pas ici... car je viens d'apercevoir le prince, qui se dirige de ce côté...

NÉRILHA.

O ciel !

CADIGE.

Comme vous voilà tremblante, ma bonne vieille!...
C'est qu'elle est toute tremblante, cette pauvre vieille!

SCÈNE IX.

NÉRILHA, CADIGE, à gauche, LE PRINCE, venant
de la gauche, en rêvant et allant vers la droite.

LE PRINCE.

ROMANCE.

Premier Couplet.

O toi, qui peut-être,
Ris de mon tourment,
Pourquoi m'apparaître,
Et pour un moment?
Beauté que j'adore,
Devrais-tu me fuir?
Viens, je veux encore
Te voir et mourir!

NÉRILHA, qui a regardé le Prince avec émotion.

Ah! quelle idée!... (À Cadige.) Voulez-vous pour
quelques instans me prêter ce bouquet?

CADIGE.

Vous le prêter!... je vous le donne de grand cœur,
et pour toujours!...

NÉRILHA.

Merci!...

LE PRINCE.

Deuxième Couplet.

O fleurs! son image,
Qui charmez mes yeux,
Vous, léger nuage,
Portez-lui mes vœux!
Dites à cette belle,
Objet de mes amours,

Que je pleure et l'appelle,
Que je l'attends toujours!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ABOULFARIS.

ABOULFARIS, *s'adressant au Prince.*

Mon prince, la sultane qui s'inquiète, vous attend pour la cérémonie du baise-main!

NÉRILHA, *à part.*

Oh! il n'y a pas de temps à perdre... (*S'approchant du Prince, qui est plongé dans ses rêveries.*) Mon prince... mon prince!...

LE PRINCE.

Que veut cette femme?

NÉRILHA.

La belle Gulnare se plaignait ce matin de ne pas avoir de bouquet de noces digne d'elle!...

ABOULFARIS.

J'en suis témoin!...

NÉRILHA.

Et je viens vous offrir pour elle, celui-ci!

LE PRINCE.

Qui est magnifique.

ABOULFARIS.

Au fait! je ne pense pas qu'il en croise de pareil dans vos jardins!

LE PRINCE.

C'est vrai!... Tenez, visir, offrez-le de ma part à la princesse...

Aboulfaris s'incline, et sort par la gauche; le Prince, toujours plongé dans ses rêveries, s'apprête à le suivre.

CADIGE, *avec effroi et voyant le Visir qui s'éloigne.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

LE PRINCE, *revenant près d'elle.*

Qu'as-tu donc?...

CADIGE.

Ce que j'ai!... C'est un bouquet magique, dont la vertu est telle, que ses feuilles deviennent pourpres, quand celle qui les porte a déjà aimé...

LE PRINCE.

Eh bien! est-ce que cela t'effraye pour ma fiancée?...

CADIGE.

Du tout... du tout... (*A part.*) Ma foi! tant pis!... pourquoi donne-t-elle des soufflet?...

LE PRINCE.

Par malheur pour moi, la sultane peut, sans danger, se parer de ces fleurs!...

NÉRILHA, *s'approchant du Prince qui remonte le théâtre pour sortir.*

Pardon, mon prince, mais je n'ai pas entendu faire à votre hauteesse un cadeau si précieux, pour rien!...

LE PRINCE.

C'est juste!... Eh bien! quel prix en demandes-tu?... Te faut-il de l'or... des diamans?...

NÉRILHA.

Bien plus encore!

LE PRINCE *et* CADIGE.

Comment?

NÉRILHA, *à Cadige.*

Laissez-nous!...

CADIGE, *à part, en sortant.*

Tiens! qu'est-ce qu'elle va donc faire, la petite vieille?...

SCÈNE XI.

NÉRILHA, LE PRINCE.

DUO.

NÉRILHA.

Ah ! monseigneur, à la vieillesse,
On ne saurait rien refuser...
Je voudrais que votre hauteesse
M'accordât...

LE PRINCE.

Quoi donc ?

NÉRILHA.

Un baiser !

Au temps de la jeunesse,
On comprend la tendresse
Au matin des beaux jours,
Conviennent les amours...
Et pourtant, pauvre vieille,
Un baiser, monseigneur !
Un seul, mon doux seigneur...
Ah ! daignes par faveur,
M'accorder cet honneur ?

LE PRINCE.

Au temps de la jeunesse,
On comprend la tendresse ;
Au matin des beaux jours
Conviennent les amours !
Obtenir d'une vieille
Une faveur pareille,
Chacun, sur mon honneur,
Rirait de trop bon cœur.

NÉRILHA.

Ah ! malgré vos refus rigides,
Vous devez... il faut me payer !

LE PRINCE, riant.

Quel créancier !

NÉRILHA.

Voyez mes rides,
D'attendre je n'ai pas le temps,
Voyez mes cheveux blancs !

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Au temps de la jeunesse, etc.

NÉRILHA.

Au temps de la jeunesse, etc.

LE PRINCE, *souriant.*

Au fait !

S'approchant d'elle.

Allons ! quoi qu'il m'en coûte...

NÉRILHA, *regardant autour d'elle.*

On ne le saura pas !

Tendant sa joue au Prince.

O moment désiré !

LE PRINCE, *qui s'est rapproché d'elle, va l'embrasser,
puis s'éloigne tout-à-coup.*

Non... non... qu'allais-je faire?...

NÉRILHA.

Eh ! qu'est-ce donc ?

LE PRINCE.

Écoute!...

Il est une beauté dont je suis séparé,
Que j'aime, que je pleure... et je me suis juré
Depuis le seul baiser, qu'hélas ! j'ai reçu d'elle,
Que nulle autre de moi n'en recevrait...

NÉRILHA, *avec douleur, à part.*

Eh quoi !

C'est pour me demeurer fidèle,
Qu'il refuse ici d'être à moi !

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

Dieu d'amour, viens à mon aide ;

Amour, sois mon appui.

A mes vœux, fais qu'il cède,

Et que je sois à lui.

LE PRINCE.

Un amour me possède,
Et je vivrai pour lui!
En vain elle intercède...
Amour, sois mon appui!

SCÈNE XII.

FINAL.

LES PRÉCÉDENS, XAILOUN et CADIGE, *sortant de la mosquée, à gauche, puis GULNARE, ABOULFARIS, LES SEIGNEURS DE LA COUR, LE PEUPLE, ensuite ATALMUC.*

CADIGE, à *Nérilha*.

Eh bien! vous ne venez pas à la mosquée?... voilà tous les grands de l'empire qui sortent du baise-main général.

GULNARE, *tenant à la main le bouquet aux feuilles d'argent, et s'adressant à Cadige.*

De ce royal présent, oui, je suis satisfaite.

D'où vous vient-il ?

NÉRILHA, *s'avançant.*

De votre humble sujette !

LE PRINCE.

D'elle, je l'acceptai pour vous l'offrir !

GULNARE.

C'est bon !

NÉRILHA, à la *Princesse*.

Mais vous ne croiriez pas que le prince refuse
De m'en payer le prix que je veux !

GULNARE, *haussant les épaules.*

Allons donc !

Cela n'est pas ! cette femme m'abuse !

LE PRINCE, *avec impatience.*

Eh ! non !... mais c'est un prix...

GULNARE, *avec dédain.*

Un prince, marchander!

Et dans un jour de noce, encore! Allons, vous dis-je,
Finiſſons-en... il lui faut accorder
Tout ce qu'elle voudra...

NÉRILHA, *au Prince, avec malice.*

Votre femme l'exige!

LE PRINCE, *riant.*

C'est différent... payons.

Il s'approche de Nérilha, qu'il embrasse. A l'instant, un coup de tonnerre se fait entendre; Atalmuc accourt du palais, à droite; Xaïloun, effrayé, sort de la mosquée, à gauche, avec la foule du peuple. Les vieux vêtemens et les cheveux blancs de Nérilha disparaissent. On la revoit jeune et fraîche comme elle était au second acte.

CHOEUR GÉNÉRAL.

O prodige!

LE PRINCE, *poussant un cri.*

Trésor que je revois, vous m'êtes donc rendu!
Et je tombe à vos pieds, de bonheur éperdu!

ATALMUC, *s'approchant de lui.*

Prince, que faites-vous? l'ordre de votre père!...

LE PRINCE, *prenant Nérilha par la main.*

De celle qui m'est chère,

Rien ne peut plus me séparer!

GULNARE, *qui s'est élancée du groupe de femmes où elle était, s'avance, parée du bouquet blanc, qu'elle vient de mettre à sa ceinture.*

Et la foi qu'aux autels vous deviez me jurer?

LE PRINCE, *regardant le bouquet blanc qui vient de se changer en fleurs rouges.*

Et celle que de vous j'avais déjà reçue?...

De ces magiques fleurs la blancheur disparue,

Prouve qu'un autre amant a su vous attendrir!...

Et ce rival heureux...

XAÏLOUN et CADRÈS.

Était le grand visir!

ABOULFARIS, *se mettant à genoux.*

C'est fait de moi!... le sultan me condamne...

LE PRINCE, *lui montrant Gulnare.*

A devenir l'époux de la sultane!

ABOULFARIS, *se relevant.*

Quelle faveur!

NÉRILHA, *apercevant Atalmuc qui détourne la tête et essuie une larme.*

Et vous dont j'ai pitié...

Pour guérir tant d'amour...

ATALMUC.

Vaine fut ma science!

Il n'est pas de moyen!...

NÉRILHA.

Il en est un, je pense,

Que notre cœur vous offre!...

ATALMUC.

Et lequel?

NÉRILHA, *lui tendant la main.*

L'amitié!

Magicien, sorcellerie,

Votre art succombe dans ce jour!

Et le pouvoir de la magie,

Ne vaut pas celui de l'amour!

CHOEUR FINAL.

Magicien, sorcellerie, etc.

FIN.

SOUS PRESSE :

TOUSSAINT LOUVERTURE, par DE LAMARTINE.